RÉFLEXIONS
CRITIQUES,
EN FORME DE LETTRE,
SUR LA CAUSE
DE L'ACCOUCHEMENT.

RÉFLEXIONS
CRITIQUES,
En forme de Lettre,
SUR LA CAUSE
DE L'ACCOUCHEMENT:

Par M. CAPMAS, *ancien Démonstrateur de Physique & des Mathématiques : ensuite Médecin pensionné de la Ville de Montauban, & Inspecteur des Eaux minérales de sa Généralité; & actuellement Médecin Consultant de Madame* LA COMTESSE D'ARTOIS.

Majus enim mihi dicendi onus imponitur, quò notior est controversia. *In Salust.* Declam. cap. I.



A BRUXELLES;

Et se trouve à PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Libraire & Imprimeur de la Faculté de Médecine, quai des Augustins.
ET
MEQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis l'Eglise de S. Côme.

M. DCC. LXXIX.



AVERTISSEMENT.

LES RÉFLEXIONS que je publie ont été faites malgré moi. C'eſt la réponſe d'un Médecin-Chirurgien à une de mes Lettres, à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre ; c'eſt ſur-tout la façon dont elle eſt écrite, à laquelle je devois m'attendre encore moins, qui m'ont forcé de prendre la plume. L'une & l'autre m'ont engagé dans un genre de diſpute qui ne fut jamais de mon goût. La vérité eut toujours pour moi les plus puiſſans attraits, j'ai conſacré à ſa recherche les plus beaux jours de ma vie ; mais jamais je n'aimai à me battre pour travailler à la défendre. Comme elle n'a pour armes que ſa nudité, c'eſt la méconnoître que d'en employer d'autres pour la faire triompher. La réplique que je fais paroître aujourd'hui, eſt donc due à des circonſtances auxquelles je n'ai pu réſiſter. J'étois l'agreſſeur ; la diſpute étoit de-

venue trop notoire ; son objet étoit trop intéressant, & les Adversaires enfin que l'Auteur m'opposoit, étoient trop célebres pour me permettre de garder le silence. On ne peut avoir contre soi *Buffon*, *Bouvard*, *Louis*, sans craindre de succomber. Je savois, il est vrai, que la doctrine de ces génies privilégiés n'étoit pas contraire à la mienne ; & je savois que je ne pouvois rien perdre dans l'esprit de ceux qui connoissoient leurs Ouvrages : mais comme un suffrage universel est toujours flatteur, & qu'il n'étoit pas indifférent d'ailleurs d'embrasser l'une ou l'autre des deux opinions qui nous divisent, j'ai entrepris un travail qui étoit devenu nécessaire ; & je l'ai entrepris avec d'autant plus de plaisir, que c'étoit une occasion bien favorable de faire connoître le sentiment de ces trois grands hommes sur la Cause de l'Accouchement, à ceux qui, ne connoissant leurs Ouvrages que par les citations infidelles que mon Adversaire en a faites, auroient pu se permettre dans la pratique les mêmes erreurs que je

reproche à ce dernier. Je me suis décidé d'ailleurs d'autant plus volontiers à donner au Public le fruit de mes Réflexions, que nous sommes heureusement dans un tems bien cher aux ames sensibles, où les Accouchemens faciles & difficiles paroissent occuper toutes les têtes, & où on voit naître de toutes parts des établissemens & des productions qui tendent à perfectionner la partie la plus utile de l'Art de guérir, en donnant les moyens de pratiquer le bien, ou en opposant des digues au mal que plusieurs s'obstinent à faire. Mes vœux seront remplis, & mon ambition sera satisfaite, si mon travail peut y contribuer.

Le long intervalle qu'un enchaînement de circonstances rapportées au commencement de l'Ouvrage, m'a forcé de laisser entre la réponse du Médecin-Chirurgien & ma réplique, m'engage à remettre sous les yeux du Lecteur l'histoire abrégée de notre querelle littéraire. Au mois d'Avril 1775, je lus avec plaisir une observation très-curieuse dans

le Journal de Médecine, sous le titre de *Mémoire*, donnée par M. *Jalouset* fils, Médecin-Chirurgien à *Châtillon-sur-Loing*, d'une grossesse parvenue à terme, chez *une femme qui portoit une descente complette de matrice depuis vingt ans, qui resta entiérement hors des lèvres pendant les neuf mois de la grossesse*. La conduite de l'Accoucheur, & ses réflexions sur-tout, sur lesquelles l'Auteur sembloit vouloir bâtir une opinion toute nouvelle touchant la Cause déterminante de l'Accouchement, m'ayant paru susceptibles de conséquences pratiques très-dangereuses, je hasardai de lui faire part des miennes, par une Lettre (*a*) adressée à M. *Roux*,

(*a*) On trouvera cette Lettre immédiatement après l'*Avertissement*. J'ai cru devoir la faire imprimer, pour mettre l'objet de la dispute tout-à-fait à découvert. C'est le seul moyen de faire rendre hommage à la vérité. Les Lecteurs y voyant un *exposé* fidele, à côté de mes observations, de ce qui m'a choqué dans le *Mémoire* de l'Adversaire, pourront plus facilement me suivre dans les *Réflexions critiques* auxquelles sa Lettre en réponse a donné lieu, & dont les citations que j'en fais suffiront pour pouvoir l'apprécier.

qui fut inférée dans le Journal du mois d'Octobre de la même année; dans laquelle, après une légere fortie contre l'efprit fyftématique de ceux qui rendent la pratique de la Médecine fi funefte, je repréfentois à M. *Jaloufet*, que l'impoffibilité de la dilatation de l'orifice *prefque cartilagineux* d'une matrice acceffible à tous les fens, n'auroit pas dû lui permettre de refter *pendant plus de foixante heures* tranquille fpectateur auprès d'une femme en travail, dont le danger éminent & les douleurs infupportables réclamoient de fa part les fecours les plus preffans. Je lui repréfentois encore qu'il avoit eu tort de caractérifer de *hardi* un Chirurgien Anglois, pour avoir fait quelque légere incifion fur les bords cartilagineux d'un orifice utérin, fupérieur à tous les efforts de la Nature en travail; qu'il s'étoit trompé en attribuant la mort de l'enfant aux violentes contractions d'une matrice dénuée de tout point-d'appui; & que mal-à-propos il avoit avancé que tous fes efforts font conftamment *l'effet d'une*

convulſion générale, provenant de ſon irritabilité, &c. &c. &c.

Juſques là je n'avois laiſſé à ma plume que cette légéreté qui permet à peine de flairer les objets. Un *rien* ſuffit quand on parle à un homme qui paroît inſtruit, & quand on ne parle que pour lui ſeul: mais parvenu à cette partie du Mémoire où l'Auteur ne conſultant plus que le feu de ſon imagination, donne le jour à des idées qui étonnent la raiſon, que l'expérience méconnoît, & dont la pratique de la Médecine redoute les malheureuſes ſuites; & étonné moi-même par le nombre des victimes qui alloient être immolées par l'impéritie de tant de Matrones, que la nouveauté de l'opinion ne pouvoit que ſéduire, j'inſiſtai un peu plus pour faire ſentir à ſon Auteur qu'il s'étoit mépris, en faiſant *décroître le placenta depuis le demi-terme de la groſſeſſe juſqu'à la fin*: que ſa mépriſe n'avoit fait qu'augmenter en admettant *l'oblitération de ſes vaiſſeaux, d'autant plus grande que le terme de l'Accouchement devient plus prochain*; & qu'en-

fin il y avoit mis le comble en écrivant pour fondement de son opinion, *que les bouches du placenta se fermant tous les jours* (depuis le demi-terme de la grossesse), *il diminue d'adhérence avec l'utérus jusqu'au moment où il se détache tout-à-fait, & devient un corps étranger qui détermine l'Accouchement.*

A ces sages & incontestables réflexions, qui pourroit même soupçonner, que le jeune Médecin de Châtillon n'a opposé qu'une réponse qui parut dans le Journal de Médecine des mois d'Avril & Mai 1776, pleine d'aigreur & d'inconséquences? C'est que la vérité est *une* : il faut nécessairement errer quand elle nous abandonne. *Il fut effrayé*, y est-il dit, *du commencement de ma Lettre* qui ne le regardoit pas. Puis, semblable à un homme qui, prenant au hasard tous les moyens qui se présentent pour éviter un danger prochain qui le menace de toutes parts, y succombe enfin pour n'avoir pas pris le seul qui pouvoit le sauver (celui de n'en prendre aucun); on le voit s'occuper indifféremment de

mille objets étrangers à la question, au-lieu d'un parti infiniment plus aisé & exempt de tout danger, qu'il pouvoit prendre. Tantôt pour me mettre en contradiction avec moi-même, il cite le *foible éloge & le blâme* que j'ai fait de sa conduite, sans avoir fait attention que ce dernier ne tombe que sur le tems trop tardif où elle fut exécutée : tantôt, pour étaler des connoissances scientifiques qui n'ont aucun rapport, ni avec l'objet qui nous divise, ni avec celui auquel il en fait l'application, il assigne pour cause de la lenteur à accoucher, chez les femmes trop sensibles, *l'effet du spasme*, qu'il regarde par conséquent comme bien léger & bien indifférent; tandis que son nom seul, porté sur-tout au point qu'il l'annonce, *qui roidit toutes les parties*, fait trembler les plus habiles Accoucheurs. Ici il me reproche d'être trop long, en ajoutant plaisamment *que je n'aurois pas été lu à Sparte*, tandis que sa réponse est au moins deux fois plus volumineuse que ma Lettre. Là, en rap-

portant une expérience dont je m'étois victorieusement servi, pour prouver contre son assertion, que *les efforts d'une matrice hors du corps* ne peuvent pas *faire périr l'enfant qu'elle renferme*, il annonce qu'il veut me faire grace du passage d'Horace (*illi robur æsque triplex*, &c.), si déplacé dans cette occasion, & dont j'avois fait moi-même une si heureuse application. Enfin après bien d'autres objets très-utiles pour lui, mais minutieux pour le Lecteur, & auxquels il étoit de son intérêt de ne pas s'arrêter, il en vient à la partie systématique qu'il s'obstine encore à défendre, quoique je lui eusse évidemment démontré que sa nouvelle opinion étoit purement idéale, contraire à la raison, démentie par l'expérience journaliere, & suivie de conséquences nécessairement meurtrieres. On verra dans ma réplique une partie des motifs puissans qui faisoient la base de ma démonstration; & on y verra qu'envain il a cherché *à se couvrir de l'Egide de Minerve*, & que les Auteurs qu'il a

appellés à ſon ſecours, bien-loin de lui être favorables, m'ont fourni de fortes armes contre ſa doctrine; on y verra enfin combien M. *Jalouſet* a eu tort d'inculper ma théorie, ſur la cauſe de la fréquence des fauſſes-couches au commencement de la groſſeſſe, & de leur rareté vers la fin; combien il a erré lui-même, en admettant cette même cauſe d'autant plus effective *que la femme approche plus du terme de neuf mois*, & combien il a été malheureux d'ailleurs dans toutes les autres propoſitions dont il a entrepris la démonſtration. On y lira en un mot l'explication de quelques effets relatifs à la Phyſiologie, fondée ſur les principes les plus inconteſtables de la Phyſique moderne.



LETTRE
A M. ROUX,

Extraite du Journal de Médecine, du mois d'Octobre 1775.

MONSIEUR,

JUSQU'A QUAND fera-t-on de la ſcience la plus utile, une ſcience idéale & purement conjecturale? Juſqu'à quand ſoumettra-t-on la Médecine à des loix vagues & frivoles, auſſi dangereuſes que les ſyſtêmes imaginaires dont elles dépendent? Par quelle fatalité l'Art le plus précieux à l'homme ne ſe trouve-t-il dans les mains de pluſieurs, qu'étayé de principes auſſi inconſtans que les beaux rêves ſur leſquels ils s'efforcent en vain de les aſſeoir? Pourquoi la plupart des Médecins ne cherchent-ils à ſe diſtinguer qu'en bâtiſſant des opi-

nions sur une théorie ingénieusement travaillée à la vérité, mais dont le danger mortel est presque toujours assuré, & proportionné à la célébrité de son Auteur? Que n'imitent-ils plutôt le grand *Hippocrate*, que je nommerois presque le *Soleil* fait pour éclairer la sphere de la Médecine, dans laquelle nous ne devrions nous considérer que comme des astres secondaires, lumineux à la vérité, mais dont les rayons ont besoin d'être réchauffés par cette lumiere antique qui a su sans s'affoiblir percer l'obscurité de tant de siecles, & sans laquelle nous ne pouvons guere aujourd'hui nous flatter que de marcher à tâtons, & de nous égarer? C'est ce grand homme qui leur apprendroit à jetter des fondemens solides pour raffermir leurs opinions; c'est lui qui leur apprendroit à juger sainement de la décadence de la nature & à corriger ses écarts; c'est lui en un mot qui leur enseigneroit à marier la théorie avec une pratique éclairée & réfléchie, fille des vrais talens & non des années, comme le croit le stupide vulgaire. *Je fais grand cas*, dit ce vrai bienfaiteur de l'humanité, *du raisonnement, pourvu qu'il naisse des choses sensibles & démontrées par l'expérience*. Cette union parfaite fait seule & caractérise le véritable Médecin; & ce n'est pas moins s'étourdir sur les devoirs de son état, en dirigeant sa conduite d'après l'appareil imposant d'une théorie éblouissante, qu'en suivant le torrent aveugle d'une ignorance pratique, malheureusement trop commune.

Passez-moi, je vous prie, MONSIEUR, cette courte digression. Il a fallu céder à la vivacité de ma plume, qui a voulu peindre le desir sincere que j'aurois de voir la vie des hommes confiée à des mains plus salutaires : j'aurois peut-être dit moins dangereuses, si j'avois parlé de cette nuée de guérisseurs dont la conduite téméraire est presque toujours digne des reproches les plus amers. Mais j'oublie encore que je m'égare malgré moi. Je vous avois promis quelques Réflexions que m'a fait naître l'observation curieuse dont le Médecin de Châtillon a enrichi votre Journal. Je ne m'écarterai plus de mon sujet ; je le crois d'autant plus intéressant, qu'il pourra prévenir peut-être le danger réel des conséquences pratiques qui suivent naturellement du décollement imaginaire du placenta au terme de neuf mois, auquel M. *Jalouset* attribue la Cause déterminante de l'Accouchement. Le double titre qui décore cet Auteur, auroit pu en imposer à la crédule ignorance des personnes destinées à exercer la partie de l'Art la plus utile, mais malheureusement la plus négligée. Je vais m'occuper à les détromper en faisant des vœux pour que le Gouvernement, si propice d'ailleurs, s'empresse à prendre les mesures convenables, afin d'écarter l'incapacité des Matrones, qui dépeuple nos campagnes.

M. *Jalouset* commence par dire *que son observation donnera lieu aux Physiologistes & aux Praticiens de faire bien des réflexions.*

En prévoyant ce qui lui arrive, il n'imaginoit pas que ces réflexions ne feroient nullement favorables à fon fyftême. Il fut appelé avec fon pere auprès d'une femme *qui avoit eu le matin des douleurs pour accoucher, & qui avoit confervé pendant toute fa groffeffe une defcente complette de matrice, avec un renverfement total du vagin, qu'elle portoit depuis l'âge de quinze ans; l'utérus, avec l'enfant qu'il renfermoit, étant entiérement hors des levres.* Il n'eft pas furprenant que ces deux Médecins fe foient d'abord mépris fur la nature de cette tumeur énorme, *qu'ils ne connurent pas au premier examen.* La rareté du fait pouvoit les induire en erreur. Le célebre *Harvey* n'en fut pas à l'abri dans une occafion à-peu-près femblable. Les différentes viciffitudes qu'avoit dû éprouver la femme depuis qu'elle avoit ceffé de voir; le volume de la matrice augmenté précifément pendant neuf mois, & fuivi à ce terme des douleurs alternativement répétées; la longue perfévérance de ces mêmes douleurs entremêlées d'un calme particulier aux femmes en travail, & mille queftions d'ailleurs qu'on a coutume de leur faire quand elles réclament notre fecours: toutes ces chofes, dis-je, avec le fentiment prefque infaillible du tact qu'ils pouvoient exercer à leur gré, fembloient cependant devoir être fuffifantes pour leur affurer l'exiftence d'un enfant, *qu'ils crurent* feulement *fentir à travers le corps de la matrice & du vagin replié. Ils prefferent alors cette tumeur pour la faire rentrer, efpérant que les dou-*

leurs en seroient plus expulsives. Leur espoir étoit fondé, mais bien différent de ce que M. *Jalouset* nous dit plus bas : *que la matrice est seule active dans l'Accouchement.* Ayant cherché inutilement l'orifice de ce viscere ; *enfin, après plus de soixante heures de contractions les plus violentes*, l'Accoucheur apperçut de petits poils ; *c'étoient des cheveux de l'enfant*, dans une petite ouverture dont les bords étoient durs & calleux : *cette ouverture étoit l'orifice de la matrice* tant desiré, mais trop attendu, dont la dilatation impossible présageant évidemment l'impossibilité de l'Accouchement naturel, n'auroit certainement pas permis au Médecin, s'il n'eût été ébloui par la nouveauté du prodige, de rester si long-tems tranquille spectateur auprès d'une femme en travail qui lui demandoit depuis soixante heures, avec les cris de la douleur la plus touchante, un secours absolument nécessaire pour la délivrer, & calmer ses trop longues souffrances. *Méditant sur les ressources qui lui restoient pour conserver la mere, & l'enfant en cas qu'il vécût*, (l'Auteur ne fit pas attention que *la mauvaise odeur qui partoit de l'orifice du museau* ne laissoit aucun doute sur sa mort) *il ne vit de moyen que l'incision du col de la matrice.* Ce moyen étoit le seul praticable, indiqué depuis le commencement du travail, & dont le défaut pouvoit à tout instant avoir des suites funestes. *Quoique alors il ne connût aucune circonstance, ni aucune opé-*

ration semblable, il résolut de terminer l'Accouchement ainsi. Cet effort étoit sublime, *illi robur æsque triplex circa pectus erat*, pour oser de lui-même affronter une mer si féconde en naufrages, & entreprendre un ouvrage aussi périlleux sans avoir consulté tous nos savans Nautoniers, qui lui eussent conseillé le précepte qu'il a si sagement suivi, mais qui n'a été chez lui que le fruit d'une méditation sérieuse. *Cette opération ne lui paroissoit avoir rien de dangereux. La section de quelques fibres charnues, de quelques vaisseaux, de quelques nerfs oblitérés, calleux & insensibles, ne lui annonçoit aucun accident bien redoutable.* Si plusieurs opérations césariennes ont été faites avec tant de succès, quel danger y avoit-il à craindre de la section de la matrice portée au-delà de la vulve? Mais j'oublie que l'Accoucheur ne pouvoit pas être ramené par des exemples, & qu'il ne s'est déterminé à donner une issue à l'enfant que d'après l'oblitération & l'insensibilité de quelques nerfs, dont les incisions réitérées *determinerent des contractions assez fortes. Après une heure & demie de travail ainsi ménagé*, & dont la conduite mérite certainement quelque éloge, *l'enfant fut expulsé tout-à-coup, mort, mal nourri, & paroissant brisé par le resserrement de l'utérus; il y avoit un relâchement considérable dans tous les ligamens : en touchant les membres on les luxoit; il est probable que les violentes contractions l'avoient fait périr,*

& l'avoient ainsi disloqué. On risque bien de s'égarer quand on ne consulte que ses idées, & qu'on ne prend pas l'observation pour guide. Notre Auteur en a fait une triste expérience : & en effet, par quelle espece de probabilité s'est-il décidé à avancer que la mort de l'enfant étoit due aux violentes contractions de l'utérus ? Eh ! MONSIEUR, la mort nous moissonneroit tous avant de naître, si les efforts de la matrice sur le corps de l'enfant lui étoient aussi pernicieux. La Nature, cette mere si intelligente, se seroit-elle méprise au point de confondre la cause de la cessation de notre être avec celle de la naissance ? Les contractions de l'utérus, aidées de celles de toutes les parties voisines, sont bien plus puissantes dans l'état naturel ; le bon & prompt succès de l'Accouchement est cependant toujours en raison de leur violence. Combien de fois, obligé de porter moi-même la main dans le corps de ce viscere, ses efforts ne m'ont-ils pas ôté alternativement le sentiment de toutes les deux ? J'en ai toujours néanmoins retiré l'enfant plein de vie, ou mort de toute autre cause connue des moindres Eleves. Que pourroient d'ailleurs ces contractions contre un corps rempli d'un fluide élastique, & uniformément comprimé ? Pour atteindre des vérités sensibles, il est bien dangereux de suivre une route aussi incertaine que celle de l'imagination, qui quelquefois nous fait méconnoître jusqu'à l'évidence même, malgré

toute sa clarté. Le Médecin de Châtillon n'a pas vu que la mort de l'enfant dépendoit uniquement de son état pathologique annoncé par sa maigreur, auquel il eût dû attribuer le relâchement considérable de tous ses ligamens, qu'il a eu tort de regarder comme l'ouvrage d'un jour, & qui avoit donné lieu à la luxation universelle de tous ses membres, qu'il attribue avec aussi peu de fondement à la violence des contractions.

Les suites de l'Accouchement furent heureuses : &, graces aux louables soins de l'Accoucheur, les incisions se cicatriserent *de façon qu'il n'est resté qu'une ouverture par où coulent les regles. N'ayant pas voulu s'assujettir à l'usage d'un pessaire, la descente est revenue comme elle étoit.* Le moyen proposé pour remédier à cet inconvénient fait l'éloge du Médecin. Il est presque le seul dans ces occasions dont on doive attendre quelque succès : il paroît néanmoins vraisemblable qu'il eût mal réussi dans celle qui fait le sujet de cette observation. Il eût sans doute été plus gênant que la descente, avec laquelle la femme n'a jamais cessé & ne cesse encore de vaquer aux travaux les plus pénibles de la campagne, & n'eût peut-être produit aucun soulagement. Cette femme portoit cette incommodité depuis vingt ans. Une distension de ligamens aussi ancienne pouvoit-elle céder à l'usage d'un pessaire, dont toute la vertu consiste presque à permettre à la Nature de reprendre ses pre-

miers droits? Or, dans ce cas, il y avoit long-tems que l'habitude les avoit tous envahis.

M. Jalouset *croyoit cette observation unique, quand depuis, parcourant différens Livres, il en a trouvé plusieurs.* Parmi les trois qu'il rapporte, il en est une dans laquelle l'Accoucheur, *ayant reconnu la dureté cartilagineuse de l'orifice de l'utérus, y fit plusieurs incisions.* D'après cette conduite, notre Observateur prononce sans hésiter, *qu'on ne peut rien en conclure que la hardiesse du Chirurgien.* Cette décision n'étoit-elle pas plus hardie? Pour s'en convaincre, il n'y avoit qu'à consulter un peu mieux les Maîtres de l'Art, qui tous, semblables à des échos placés les uns près des autres, mais à distances inégales, lui eussent répété que le moyen dont avoit usé l'Opérateur, bien-loin d'être repréhensible, étoit le seul vraiment indiqué, & le seul praticable.

J'arrive enfin aux conclusions que l'Auteur trouve à-propos de déduire de son observation: elles ne paroissent pas bien dépendre des prémisses. Il nous annonce par la premiere, *que les blessures de la matrice ne sont pas dangereuses, & que le déchirement de son corps n'est suivi d'aucun accident.* Il y a déjà plusieurs siecles que l'expérience nous l'avoit appris, mais avec des exceptions souvent malheureuses, qui n'auroient pas dû lui permettre de présenter sa proposition d'une maniere aussi générale. Du particulier à l'universel, la conséquence n'est jamais bonne, sur-tout en Méde-

cine. Il nous dit ensuite, que son observation *prouve que la matrice est seule active dans l'Accouchement*. L'inconséquence de ses raisons est un peu frappante. *Je l'ai vue*, continue-t-il, *entiérement sortie des grandes lévres, & dans les violentes douleurs faire des efforts, & pousser en-bas, comme si elle eût été dans l'hypogastre; cependant il est évident que ni le diaphragme, ni les muscles ne pouvoient pousser la matrice, puisque elle étoit dehors*. Personne ne lui contestera sûrement l'évidence de ce cas particulier; mais de ce que les efforts des parties qui environnent ce viscere ont été inutiles, parce qu'il avoit abandonné la place assignée par la Nature, s'ensuit-il que ces mêmes parties ne puissent rien sur lui, toutes les fois qu'il sera à portée de leur action? Voilà le raisonnement de l'Auteur : quel est celui qui n'en apperçoit pas le vice? Je pourrois aussi l'accabler de l'autorité de tous les vrais Observateurs, qui nous disent que, toutes choses d'ailleurs à-peu-près égales, l'Accouchement est beaucoup plus lent chez les femmes qui, trop sensibles à la douleur, cherchent à en diminuer le poids, en ôtant aux parties voisines de la matrice la faculté de concourir avec elle à l'expulsion de l'enfant. Ces exemples ne sont pas rares encore chez les jeunes femmes qui accouchent pour la premiere fois. On les voit souvent mettre en jeu, ou suspendre à leur gré, l'action de toutes les parties, & augmenter par ce moyen la durée de l'Accouchement. Leurs efforts ne

ſont donc pas inutiles ; ils ne ſont donc pas toujours *l'effet d'une convulſion générale, provenant de l'irritabilité exquiſe de la matrice miſe en jeu.*

L'Auteur paſſe enſuite à la Cauſe déterminante de l'Accouchement. C'eſt ici qu'on va voir juſqu'à quel point l'eſprit ſyſtématique peut nous égarer, dès que nous ſommes aſſez malheureux que de nous y livrer, ſur-tout dans la recherche des connoiſſances pratiques & médicales ; l'imagination s'échauffe, la vérité s'évapore, & de toutes ces vaſtes combinaiſons il ne reſte plus qu'un frêle édifice qui menace les jours de tous ceux qui oſeront l'approcher. De tous les ſyſtêmes que le génie de la Médecine a enfantés, celui que je vais combattre eſt ſans doute le moins ſoutenable, & peut-être le plus dangereux. Vous ſentez fort bien, MONSIEUR, que ce n'eſt que le danger qui m'a forcé à prendre la plume : quoique très-ſenſible, il échapperoit à coup ſûr aux foibles regards de l'impéritie de la plupart des perſonnes deſtinées à exercer cette branche de l'Art de guérir, qui croient indiſtinctement tout ce qu'elles liſent, & profeſſent aveuglément tout ce qu'elles croient. Les différentes opinions qu'on avoit vu paroître juſqu'ici, ont exiſté pendant un tems ; il n'y en a eu aucune qui n'ait eu ſes partiſans ; elles avoient toutes quelque vraiſemblance. Quel titre donnerons-nous à celle du jeune Médecin de Châtillon ?

Qu'on ne s'imagine pas que je confonde avec toutes ces productions informes, celle que nous avons vu naître avec admiration de cette dispute célebre qui divisa les grands hommes que nous admirons encore. Le nom seul de son Auteur fait assez son éloge.

La Cause déterminante de l'Accouchement n'est peut-être pas unique ; le placenta, dont l'accroissement se fait dans les premiers mois de la grossesse, me paroît y contribuer essentiellement. Tel est le début du nouveau systême : je vais mettre le Lecteur à portée d'en juger par lui-même. *Dès que les fonctions vitales ne sont plus propres à l'accroissement du sujet, elles travaillent alors à sa destruction ; elles dessechent & durcissent ce qui est humide & flexible, remplissent les cavités & les tuyaux nécessaires, ferment tout passage, & menent ainsi à la mort. Le placenta étant comme tous les corps vivans assujetti aux loix de l'économie animale, je présume qu'il est quatre mois & demi à croître, & autant à décroître ; les vaisseaux n'étant susceptibles que d'une certaine extension, déterminée par la nature des principes qui constituent l'embryon. Le tems vient enfin où ils sont développés autant qu'ils peuvent l'être ; dès ce moment ils doivent décroître & s'oblitérer ; & la communication devenant insuffisante pour porter à l'enfant la quantité des sucs nourriciers dont il a besoin, & qu'il consomme, c'est alors que se fait l'Accouchement.*

Je viens d'expofer la façon de penfer de l'Auteur fur la Caufe déterminante de notre origine. On croiroit peut-être qu'il s'eft occupé du foin d'en adminiftrer quelques preuves : l'étrange nouveauté de fon opinion auroit dû, ce femble, l'y engager. Ce n'eft cependant qu'une fimple préfomption qui paroît l'avoir décidé à mettre au jour un fyftême purement idéal, contraire à la raifon, démenti par l'expérience la plus triviale, & fuivi de conféquences néceffairement meurtrieres.

Ce n'eft pas ici le lieu de difputer fur la caufe de la deftruction naturelle des êtres animés. Quelle qu'elle foit, fur quel fondement l'Auteur a-t-il jugé à-propos de foumettre le placenta à fon empire ? S'imaginoit-il qu'on l'en croiroit fur fa parole ? Il y a long-tems que l'autorité ne fait plus foule. C'eft au tribunal de la raifon où toutes les opinions font aujourd'hui difcutées, pour paffer enfuite dans le creufet de l'expérience. Celle de M. *Jalouet* pourra-t-elle foutenir cette double épreuve ? Ce n'étoit pas affez de nous dire que le placenta étant un corps vivant, il doit par conféquent être affujetti aux loix de l'économie animale. Si le principe dont il eût fallu faire un théorême fe trouve faux, que deviendra le corollaire ? Or il eft évident que la vie du placenta n'eft qu'une exiftence précaire, dépendante de celle de la femme ; que, dénué de toutes

les parties qui sont chez nous le principe du mouvement & l'ame du sentiment, le Médecin de Châtillon a eu tort de le classer parmi les corps qui ne tiennent leur vie que d'eux-mêmes, & de l'astreindre aux mêmes loix. Il falloit entrer dans les vues de la Nature, qui n'a placé cette masse spongieuse & insensible dans la matrice, que pour recevoir le fluide destiné à la nourriture du fœtus, & proportionner son mouvement à la délicatesse de ses organes. Il falloit admirer son intelligence dans le rapport qu'elle a mis entre l'accroissement du fœtus & celui du placenta, eu égard aux différens termes de la grossesse. Il falloit sur-tout examiner l'adhérence de ce dernier avec les parois internes de la matrice, le commerce qui s'établit par le moyen de l'un à l'autre, & le danger qui menace la mere & l'enfant, dès que quelque accident vient en troubler l'union. Il falloit enfin combiner toutes ces idées, comparer tous ces rapports, & réunir tous ces rayons lumineux, pour arriver au foyer d'où on découvre sans peine la vérité. A la lueur de ce flambeau, l'Auteur eût apperçu aisément que le placenta n'ayant qu'une existence empruntée, ce n'étoit pas précisément les loix de l'économie animale qu'il devoit consulter pour connoître sa destination; qu'étant fait pour porter la nourriture de la mere à l'enfant, il devoit y avoir dans tous les tems une entiere liberté pour com-

muniquer de l'un à l'autre ; que l'accroiſſement du fœtus devenant beaucoup plus ſenſible depuis le cinquieme mois juſqu'au terme de l'Accouchement, & la nourriture devant par conſéquent lui être proportionnée, ce n'étoit pas ce tems qu'il falloit choiſir, afin de fixer l'époque idéale de l'oblitération chimérique des vaiſſeaux du placenta.

Pour fournir à cette plus grande dépenſe, l'enfant acquérant, pendant les cinq derniers mois, un volume au moins deux fois plus grand que celui qu'il avoit dans les mois antécédens, il n'eſt pas douteux que la mere emploie le double de fluides : il faut donc une liberté de communication double. Or comment accorder l'exiſtence de cette plus grande liberté, avec l'affaiſſement du placenta ? Le Médecin de Châtillon ignoreroit-il que l'oblitération des vaiſſeaux eſt en raiſon inverſe de la quantité des liqueurs qu'ils charient ? Ne nous dit-il pas d'ailleurs lui-même, que l'extenſion des vaiſſeaux du placenta doit être *déterminée par la nature des principes qui conſtituent l'embryon ?* Or je viens de faire obſerver que les principes de l'embryon exigent de la part de ces mêmes vaiſſeaux une extenſion d'autant plus libre, que le fœtus approche plus du terme de ſa ſortie. Tel eſt le triſte ſort de l'erreur ; c'eſt ainſi qu'elle n'eſt jamais conſéquente, & ſe détruit ſouvent elle-même. L'oblitération &

la compaction des vaisseaux du placenta ne sont donc qu'imaginaires.

L'expérience n'est pas plus favorable à ce système que la raison : c'est elle qui apprend à celui qui débute à peine dans la carriere des Accouchemens, que le placenta, bien-loin d'employer quatre mois & demi à croître, & autant à décroître, devient au contraire d'autant plus volumineux, qu'il approche plus du neuvieme mois, de façon cependant que son accroissement est beaucoup plus rapide pendant les premiers mois de la grossesse que sur la fin, tandis que celui du fœtus suit une marche toute opposée ; ensorte qu'une proportion dont les extrêmes seroient le volume du placenta au commencement de la grossesse avec celui qu'acquiert l'enfant pendant les premiers mois, & les moyens le volume de l'enfant sur la fin de ce terme avec celui qu'acquiert le placenta pendant ce même tems, pourroit donner une idée du rapport qu'il y a entre l'accroissement du fœtus & celui du placenta, eu égard aux différens mois de la grossesse. Prenez garde, je vous prie, MONSIEUR, que je ne prétends ni dire ni établir qu'il y a entre tous ces termes une proportion rigoureusement exacte : je ne veux simplement donner qu'une idée & un *à-peu-près* de la raison qu'il y a entre eux.

L'Observateur n'a pas mieux réussi en ima-

ginant qu'il vient un tems où les vaiſſeaux du placenta commencent à s'oblitérer, & la liberté de communication commence à venir inſuffiſante pour porter à l'enfant la quantité de ſucs nourriciers dont il a beſoin. Ce n'eſt pas en imaginant dans un cabinet, qu'adonné à de vaines ſpéculations, l'homme & le Médecin ſur-tout peut ſe flatter d'atteindre la marche de la Nature. *Comment*, dit un Auteur célebre dont j'ai déjà parlé, & dont le nom doit être ſi cher à l'humanité, *ſe pourroit-il faire qu'à neuf mois le ſang de la mere n'eût plus la facilité à ſe diſtribuer dans le fœtus ? A ce terme la maſſe du placenta étant plus groſſe, la ſurface par laquelle il touche la matrice plus étendue, & le nombre des vaiſſeaux du tranſport plus grand.* Cette autorité n'eſt pas ſuſpecte; elle eſt le fruit d'une pratique éclairée par les talens les plus diſtingués. Je ne groſſirai pas cette Lettre par d'autres citations : à quoi bon y avoir recours pour atteſter une vérité ſi généralement reconnue, & qu'une ſimple préſomption n'ébranlera ſûrement jamais ? Je puis donc conclure hardiment que la communication néceſſaire pour porter à l'enfant la nourriture dont il a beſoin, au-lieu de s'affoiblir, acquiert au contraire de jour en jour une liberté toujours plus grande; & que l'accroiſſement du placenta, pendant les derniers mois de la groſſeſſe, ne reconnoît par conſéquent pas les bornes qu'on a voulu lui preſcrire.

Suivons encore le génie de l'Auteur : toujours livré à lui-même, nous allons le voir férieufement occupé à nous dire *que les vaisseaux du placenta effacés & oblitérés facilitent son décollement ; que ses bouches se fermant tous les jours, il diminue d'adhérence avec l'utérus jusqu'au moment où il se détache tout-à-fait, & devient un corps étranger qui détermine l'Accouchement.* On peut bien quelquefois, emporté par le feu du génie, avancer des chofes que la Nature désapprouve ; mais il ne fut jamais permis à un Médecin-Chirurgien de mettre au jour des propofitions auffi dangereufes, & auffi ouvertement démenties par l'expérience. Qui ne fait pas en effet que l'on voit fouvent, après l'Accouchement, l'adhéfion du placenta à la matrice réfifter également à l'effort que fait ce vifcere en fe fronçant, & aux tiraillemens que l'Accoucheur emploie pour la vaincre, au point que quelquefois le cordon ombilical fe rompt, & que le placenta refte dans l'utérus? Qui ne fait pas que fon adhérence ne peut diminuer dans aucun tems de la groffeffe, fans être fuivie d'une évacuation de fang proportionnée au décollement ? Pourquoi l'attention de tous les vrais Praticiens à prefcrire aux femmes qui éprouvent la plus légere perte, un repos imperturbable ? Pourquoi notre empreffement à aller chercher les pieds de l'enfant dès que le décollement du placenta donne lieu à une perte trop abondante ? Toutes ces queftions dévoilent évi-

demment la fausseté de la nouvelle opinion. On ne peut y répondre sans affliger l'Auteur, s'il est vrai qu'il tienne encore à son systême. En mettant sous ses yeux les plus simples opérations de la Nature, nous venons de démontrer combien peu il étoit fondé à nous dire que la séparation entiere du placenta est la Cause déterminante de l'Accouchement; tandis que le moindre degré de désunion sensible met la mere & l'enfant à deux doigts de leur perte. Est-ce en suivant une marche aussi opposée à celle de la Nature, que M. *Jalouset* devoit se flatter de dévoiler ses mysteres? Elle se dérobe aux yeux les plus clairvoyans, & se fait un jeu de tromper ses plus habiles scrutateurs. A quels égaremens ne s'expose donc pas celui qui cherche presque à lui donner des loix, & veut l'assujettir à ses caprices? Mais suspendons les réflexions, pour nous borner à faire sentir les suites funestes & inévitables de cette opinion; & sans nous amuser à déplorer le triste sort des femmes qui auroient le malheur de réclamer le secours des ignorans séduits par la fausse vraisemblance du systême, cherchons plutôt à prévenir ces dangers. Apprenons - leur qu'entraînées par la nouveauté, qui ne plaît malheureusement que trop, la plupart des personnes destinées à exercer cette partie de l'Art, eussent été autorisées, je dis bien plus, eussent dû, guidées par un esprit d'opinion, s'empresser à délivrer la mere aussi-tôt après

la sortie de l'enfant. Combien de femmes, hélas! n'auroient pas été les malheureuses victimes de cette détestable manœuvre! plusieurs de celles au moins dont le travail eût été long & pénible. Je me plais à imaginer, j'assure même que M. *Jalouset* ne prévoyoit pas toutes les funestes suites de son systême : consacré entiérement au salut de ses semblables, il n'auroit pas porté le poison dans les uns, en cherchant à éclairer les autres.

Vous ne serez pas surpris que l'Auteur n'ait pas mieux réussi en nous assignant la cause de la fréquence des fausses-couches au commencement de la grossesse : il paroît l'attribuer à l'accroissement trop prompt du placenta; ce qui fait qu'il porte le danger de cette cause, jusqu'au moment où il cesse de croître. Il parle, à la vérité, de la surabondance des sucs nourriciers; mais il ne s'est pas apperçu que dans son opinion, le cinquieme mois expiré, l'affaissement du placenta & l'oblitération de ses vaisseaux devoit nécessairement faire surabonder les sucs nourriciers, ralentir & troubler le cours des liquides, & rendre conséquemment les fausses-couches d'autant plus fréquentes & d'autant plus à craindre, que le terme de l'Accouchement seroit plus proche. S'il avoit fait attention que jusqu'au milieu de la grossesse, l'enfant, dont il ne dit pas le mot, ne consommant pas ce que la mere avoit accoutumé de perdre, il se fait chez elle

en amas de sucs, d'où naissent toutes les incommodités auxquelles les femmes sont sujettes pour-lors, & d'où naît une pléthore particuliere dans la région utérine, qui gêne le mouvement des liqueurs, facilite le décollement, & par conséquent les fausses-couches; tandis qu'après le quatrieme mois, à mesure que l'enfant grossit, que ses organes se développent, le mouvement circulatoire devient plus libre, les sucs cessent de surabonder, l'équilibre des solides avec les fluides se rétablit, & la crainte de l'avortement se dissipe. Telle est la simplicité du méchanisme de la fréquence des fausses-couches au commencement de la grossesse, & de leur rareté sur la fin. Je ne dirai pas que le décollement du placenta, dont l'Auteur est partisan, ne contribueroit pas seulement à les favoriser pendant tout le dernier tems, mais qu'il les rendroit encore nécessairement indispensables.

Voilà, MONSIEUR, les Réflexions que je vous avois annoncées : elles pourront servir d'antidote contre celles de notre Auteur. Son observation est curieuse, & paroîtra toujours intéressante : j'en ai admiré le fonds; mais je n'ai pu m'empêcher d'en blâmer les conséquences. Permettez même que j'invite ici l'Observateur à ne pas nous priver des faits rares que sa pratique lui fournira. Quoique ennemi de sa nouvelle doctrine, je ne le serai jamais de ses talens : ce n'est qu'elle que j'ai eu en vue en écrivant : les personnes de l'Art, tant soit peu distinguées, ne s'y seroient cer-

tainement pas méprises; mais elle auroit pu en imposer à l'impéritie de celles pour qui le faux a les mêmes attraits que le vrai. L'espece n'en est malheureusement pas rare: c'est en faveur de ces dernières que je vous prie de vouloir publier la Lettre que m'a inspirée la lecture du Mémoire dont je rapporte l'extrait. Il seroit à souhaiter qu'on lût avec la même sévérité la plupart des Ouvrages de Médecine: on en retireroit plus de fruit, & on ne feroit pas tant de mal.



RÉFLEXIONS



RÉFLEXIONS
CRITIQUES
EN FORME DE LETTRE,
Sur la Cause de l'Accouchement.

MONSIEUR,

UNE LÉGERE ALTERCATION entre M. *Roux* & moi, ne me permit pas d'abord de faire paroître la réplique à votre réponse : un voyage & quelques affaires pressantes la retarderent ensuite; & les nouveaux Auteurs du Journal, surchargés sans doute par la quantité

des matériaux que ne peut manquer de leur attirer de toutes parts, la maniere intéressante avec laquelle ils en rendent compte, ne faisant qu'accroître des délais déjà trop longs ; je me vis réduit à l'heureuse nécessité de vous faire parvenir ma Lettre par la voie d'un Ouvrage périodique que son Auteur a rendu si célebre, qu'elle n'en eût pas été moins répandue : mais elle éprouva encore entre les mains de M. *Rousseau* le même sort qu'elle avoit eu entre celles des Auteurs du Journal de Médecine, qui étoit le vrai théatre de la chose. Il me la renvoya longtems après l'avoir reçue, accompagnée d'un Billet où il me témoignoit tout son regret de ne pouvoir l'insérer dans ses Feuilles, attendu *qu'elle excédoit de beaucoup les bornes que ses matieres lui prescrivent*. Des motifs auxquels je n'ai pu résister, & que j'ai

déjà détaillés, me forcent à la faire imprimer moi-même. Je ne ſuivrai pas tous les objets que vous diſcutez dans votre réponſe. Il en eſt qui ſont abſolument étrangers à la queſtion dont je ne dirai rien : pluſieurs préſentent des erreurs ſi ſenſibles, qu'il ſeroit inutile de s'y arrêter; & preſque tout l'Ouvrage annonce que la meilleure réponſe eût été de n'en faire aucune. Oui, MONSIEUR, l'intervalle de ſix mois que vous aviez mis entre ma Lettre & la vôtre, vous faiſoit honneur. Pourquoi avez-vous cherché, par une eſpece de production auſſi peu concluante, à éteindre l'idée favorable que votre ſilence avoit donné de vos lumieres? Lui ſeul cependant pouvoit faire votre éloge; & lui ſeul vous eût mérité pour le moins autant de gloire, que vous en avez perdue, en travaillant auſſi infructueuſement à votre juſ-

tification. Quel droit puiſſant ne vous ſeriez-vous donc pas acquis ſur la faveur des ſuffrages ?

L'effroi que vous inſpira le début de ma Lettre, étoit à ſa place. Une ame ſenſible doit être effrayée, quand on lui fait appercevoir qu'elle a mis au jour un ſyſtême dont les conſéquences pratiques ſont néceſſairement dangereuſes.

L'éloge que j'ai fait de votre conduite, & que vous citez adroitement au commencement de votre réponſe, ne la juſtifie nullement. *Vous fîtes*, à la vérité, *ce que preſcrivent les ſavans Praticiens ;* mais vous le fîtes trop tard.

J'avoue avec vous, que *le reproche que je vous ai fait de ne pas imiter le flambeau de la Médecine, n'eſt pas fondé* : on en devinera la raiſon. *Hyppocrate*, à la vérité, *avoit commencé ;* mais ce grand homme avoit commencé

là où plusieurs ne peuvent pas se glorifier de finir.

Vous ne concevez pas *le rapport qu'il y a entre les vœux que je fais au commencement de ma Critique*, *&* *votre Observation*: il est cependant bien sensible. Si l'Observateur de Châtillon, Docteur *in utroque Jure*, a pu d'abord méconnoître les regles de l'Art; s'il a pu rester, pendant plus de soixante heures, spectateur inutile auprès d'une femme en travail, dans une occasion aussi favorable, où la Nature à nud (*a*) lui laissoit appercevoir toute la foiblesse de ses moyens; si par un délai aussi dangereux, il a pu exposer les précieux jours d'une mere souffrante, & s'il a

(*a*) Je prie le Lecteur de se rappeller, que la femme qui fait le sujet de l'Observation, portoit une descente complette de matrice depuis l'âge de quinze ans, qui a resté entiérement hors des levres pendant toute la grossesse.

pu ſur-tout publier des principes qui conduiſent néceſſairement, dans la pratique, à des erreurs funeſtes ; qu'en conclure, ſinon que nous avons à craindre, à plus forte raiſon, les fautes les plus graves de l'impéritie des Matrones ; qu'elle doit faire trembler toute ame ſenſible, & inſpirer au Gouvernement le deſir preſſant d'y apporter un prompt remede ? Cette vérité me parut ſi affligeante, que je fis les vœux *que vous approuvez* : ils naiſſoient donc de votre Obſervation.

Je me rappelle avec plaiſir qu'elle *me parut intéreſſante*. J'en tirai des conſéquences oppoſées aux vôtres : d'où vous concluez avec raiſon *que je ne penſe pas comme vous*. Cette conformité d'opinions, qui dans tout autre cas me flatteroit ſans doute, ne pourroit m'être que fort défavorable dans celui-ci..... *Mon ſuffrage*, je le ſais, *ne peut*

rien ajouter au prix d'un systême; mais j'ose dire, qu'étayé des raisons que vous avez malheureusement entrepris de combattre, il suffit pour anéantir le vôtre.

Vous me reprochez de *lire un peu négligemment*. Eh! MONSIEUR, ce reproche, s'il étoit fondé, ne pourroit que vous être avantageux; & il seroit à souhaiter que vous pussiez en faire un pareil à tous vos Lecteurs..... Vous vous occupez aujourd'hui à excuser la coupable lenteur de vos secours tardifs, par l'obligation où vous fûtes de *revenir chez vous pour y prendre les instrumens nécessaires*. A vous entendre, ne diroit-on pas qu'il s'agissoit de quelque instrument rare, qu'on ne porte avec soi que quand quelque opération particuliere l'exige, tandis qu'il ne s'agissoit que d'un simple bistouri, qui doit être inséparable d'un homme

de l'Art, décoré du double titre de *Médecin-Chirurgien?* S'il lui arrive de l'oublier, ne peut-on pas le comparer à un ſoldat, qui attendant ſans ceſſe l'ennemi, le voit, & court à lui, dépourvu des armes les plus familieres? Quelle idée auriez-vous d'un pareil ſerviteur? J'ajouterai qu'il eſt bien ſurprenant que le Chirurgien dont vous étiez accompagné, ſe trouvât dans la même pénurie d'inſtrumens que vous. Quoi qu'il en fût, le cas étoit trop preſſant pour devoir vous permettre de ſacrifier un tems auſſi précieux à un voyage auſſi inutile, puiſqu'une lancette eût parfaitement ſuppléé au défaut du biſtouri.

J'ai avancé que la ſection de quelques fibres d'une matrice hors de la vulve, n'étoit preſque pas dangereuſe. Vous êtes peut-être le ſeul à qui une aſſertion avouée de tous les Praticiens pût pa-

roître nouvelle ; & c'eſt à vous à qui je puis dire avec raiſon, que *vous étes auſſi intrépide* la plume à la main, que lent à y mettre l'inſtrument. Il eſt vrai que vous vous excuſez de façon à éviter tout reproche. *Vous ignoriez*, dites-vous, *l'opération du Chirurgien Anglois : vous n'aviez aucun fait pour exemple ; il falloit que la raiſon y ſuppléât*. Vous ignoriez donc les vérités les plus familieres, ſouvent pratiquées, ou indiquées par la Nature ; & comme vous n'aviez d'autre *guide que votre ſeule raiſon*, je laiſſerai au Lecteur le ſoin d'apprécier l'effort qu'elle fit en imaginant, *après plus de ſoixante heures de contractions les plus fortes*, de faire un commencement d'ouverture à une matrice acceſſible à tous les ſens, *chez laquelle il n'y avoit aucun orifice de marqué, & chez laquelle trois jours de douleurs continuelles & très-*

vives n'avoient produit aucun effet sensible.

Vous faites ensuite un commentaire bien déplacé sur le mot *hardi*, que vous n'avez pas entendu; & vous êtes partout si prolixe, que sans parler du malheureux sort que votre réponse *eût eu à Sparte*, je puis vous assurer que les François, quoique moins séveres, l'ont traitée en Spartiates. Le mot *hardi* m'a *choqué*, il est vrai, dans le mauvais sens qu'il vous a plu de lui donner. Quand l'*Accoucheur Anglois*, après avoir reconnu la dureté cartilagineuse du col de l'utérus, *y fit plusieurs incisions*, il ne se conduisit pas en homme hardi, mais en homme intelligent & instruit. Pour mériter ce nom, il faut se frayer une route nouvelle, féconde en dangers, & tout-à-fait hors de la Nature. Telle fut la conduite du célebre *Lapeyronie*, quand il emporta une

partie du cerveau de ſon malade ; & en cela il mérita à juſte titre le nom de *hardi*, qui convient d'autant moins au Chirurgien Anglois, qu'il ne fit que mettre en pratique le précepte des Maîtres de l'Art, peu dangereux, & ſouvent indiqué par la Nature. J'oppoſe donc à la concluſion que vous avez tirée de la ſage conduite de l'Opérateur Anglois, trois puiſſantes raiſons, dont une ſeule ſuffiſoit pour l'anéantir. Vous n'êtes donc pas plus heureux dans la diſpute des mots, que dans celle des choſes.

Quand vous avez conclu de votre obſervation, que *la matrice eſt ſeule active dans l'Accouchement ;* vous n'entendiez sûrement pas parler de celui qui a donné lieu à vos réflexions, puiſqu'il eſt évident que, dans cette occaſion, ce viſcere hors du corps ne pouvoit être ſoumis à l'action des parties voiſines :

mais vous aviez ſans doute en vue l'Accouchement en général, dans lequel il eſt démontré que la matrice ne concourt pas ſeule à l'expulſion de l'enfant. J'ai donc eu raiſon de m'élever contre votre concluſion ; ou ſi vous perſiſtez, ce que je ne puis me perſuader, à vouloir la borner au cas particulier qui fait le ſujet de votre Obſervation, ainſi que la page ſuivante paroît l'indiquer ; vous ſerez forcé à convenir qu'elle ne differe nullement des prémiſſes. Vous imaginez ſans doute les ſuites d'un pareil aveu. Dans cette ſuppoſition qui ne peut que vous être favorable, vous euſſiez dû parler plus correctement, & dire : *Mon Obſervation prouve que la matrice a été ſeule active dans l'Accouchement.* Et d'ailleurs, pourquoi de deux concluſions déduites du même principe, auriez-vous particulariſé la ſeconde, tandis que vous avez travaillé, quoiqu'envain, à

défendre l'univerſalité de la premiere, que vous n'avez pas craint de déduire d'un cas particulier, malgré la loi triviale, *concluſio contineatur in præmiſſis?* Or, l'univerſel ne fut jamais contenu dans le particulier. Dans quels détails minutieux me forcez-vous à deſcendre (*a*)?

On ne peut que vous louer, de convenir du rôle effectif que jouent dans l'Accouchement les parties voiſines de l'utérus, dont vous aviez paru les dépouiller, en diſant d'une maniere générale, que *la matrice eſt ſeule active dans l'Accouchement*. Mais, ſi telle eſt votre opinion, pourquoi ne vous en

(*a*) J'avois fait obſerver à M. *Jalouzet*, que les deux concluſions déduites d'un cas particulier, ſavoir, *que les bleſſures de la matrice ne ſont pas dangereuſes*, & *qu'elle eſt ſeule active dans l'Accouchement*, n'étoient d'accord ni avec la raiſon, ni avec les loix ſyllogiſtiques. Pouvoit-il plus mal les juſtifier, qu'en cherchant à défendre la généralité de la premiere, après avoir particulariſé la ſeconde?

être pas rapporté au dire unanime des Maîtres de l'Art ? Ou pourquoi ne vous êtes-vous pas étudié à la défendre par des raiſons au moins vraiſemblables ? Pour répondre à la queſtion que vous me faites l'honneur de me propoſer dans votre Lettre, j'y ſatisferai, en vous diſant que c'eſt l'expérience qui m'a appris que pluſieurs femmes diminuent plus la faculté expulſive des parties voiſines de la matrice que celle de la matrice même : & je ſuis étonné que la raiſon ne vous ait pas ſuggéré que ce viſcere étant le ſiége de l'irritation, il n'eſt pas ſurprenant que la volonté exerce ſur lui un empire moindre que ſur les parties adjacentes. A un raiſonnement auſſi ſimple, vous n'euſſiez pas ſubſtitué ſi mal-à-propos *l'effet involontaire du ſpaſme* ; puiſqu'il ne s'agit que d'une lenteur à accoucher, dépendante de l'arbitre de la femme,

& dont vous-même avez voulu établir l'existence, d'après l'autorité du célebre M. *Lorry*, en rapportant quelques passages de ce que cet habile Praticien a écrit sur les différens effets de l'irritation. Me permettrez-vous, MONSIEUR, de vous représenter, ou que vous n'avez pas connu toute la force des citations que vous avez faites, ou que du moins vous en avez fait une fausse application? Je vais le démontrer.... Le suffrage sur lequel vous avez cherché à calquer votre opinion, fait l'éloge de votre discernement; il n'auroit rien eu à desirer, si vous eussiez été aussi heureux dans le choix des motifs, que dans celui de la source où vous avez voulu les puiser. Avant d'en établir la preuve, souffrez que je m'arrête un instant sur le danger de la Cause que vous avez mise en avant, pour expliquer la lenteur à accoucher chez les femmes, dont le

genre nerveux eſt doué d'une forte ſenſibilité. *Cette lenteur*, dites-vous, *n'eſt-elle pas l'effet du ſpaſme ?* Non, MONSIEUR : une cauſe auſſi redoutable portée au point que vous l'annoncez, *qui roidit toutes les parties*, *celles que l'enfant doit ouvrir*, *comme celles qui le chaſſent*, ne ſe borna jamais à un effet auſſi léger, que celui d'*ôter* ſeulement à la violence des douleurs qui accompagnent le travail de l'enfantement, *une foible partie de leur énergie :* & une pareille aſſertion ne fut jamais le fruit de l'expérience. N'attribuer aux convulſions *qui roidiſſent toutes les parties* qu'un effet auſſi indifférent que celui de diminuer tant ſoit peu l'intenſité du mal, c'eſt méconnoître à-la-fois la nature de la Cauſe dont on parle, & les ſuites dangereuſes qui l'accompagnent ; c'eſt fermer les yeux à la lumiere d'une expérience malheureuſe

ment trop fréquente, qui enleve plusieurs femmes à la société, quelque puissans secours qu'on s'empresse à leur apporter; c'est, en un mot, enfanter des idées démenties & unanimement contredites par les Praticiens les plus habiles qui ont toujours tremblé à l'aspect d'un accident aussi funeste, & qui ont tous éprouvé que l'effet du spasme étoit quelquefois mortel, & toujours dangereux..... Le savant M. *Lorry* a eu raison *de distinguer deux effets différens l'un de l'autre dans l'irritation*; mais vous avez eu tort d'avancer que *le premier, qui est le sentiment excité à l'occasion de l'impression des objets, peut être ralenti ou suspendu par la mere.* Cette premiere sensation telle que vous la définissez, ne differe en rien chez une femme en travail, de celles que nous appellons *premiers mouvemens*, que les plus grands par-

tiſans de notre liberté ont tous regardés comme involontaires. La mere ne peut par conſéquent pas les ralentir, ou les ſuſpendre à ſon gré. Le ſecond effet de l'irritation que M. *Lorry* a parfaitement bien défini *un mouvement imprimé aux parties pour le bien général de l'économie animale*, contraint à la vérité les parties, qui ſont le ſiege d'une forte irritation, à obéir à l'action des irritans, & aux loix que la Nature à établies en conſéquence; mais il permet fouvent à la volonté de ſuſpendre, ou de modérer l'action de celles qui ne ſont miſes en jeu que par la propagation de l'irritabilité. Telles ſont les parties qui environnent la matrice (*a*). J'ai donc eu

(*a*). L'expérience a ſouvent préſenté cette vérité à un Accoucheur (M. *Bodeloque*) qui enſeigne & qui pratique cette partie de l'Art avec le ſuccès le plus heureux. Dans ſa Thèſe *in Reg. Chirurg. Scholis Pariſiis propugnata*, on lit ces paroles: *Tot acerbis angebantur mulieres doloribus, ut ſe*

raiſon, ſans aller même contre le ſentiment de M. *de Haller*, d'avancer que les efforts de la mere pendant le travail peuvent être en partie ralentis par elle; *& qu'ils ne ſont par conſéquent pas toujours l'effet d'une convulſion générale provenante de l'irritabilité* que la femme ne peut ni ſuſpendre ni modérer. Je n'ai fait d'ailleurs en cela que rapporter ce que l'expérience m'a pluſieurs fois mis ſous les yeux : or vous

---

abſtinerent ab omni conatu partum feſtinante. Cette citation eſt ſans réplique.

En voici une ſeconde auſſi claire, & d'un poids diſtingué ; elle eſt du célebre M. *Petit*, & tirée de ſon Mémoire ſur la Cauſe & le Méchaniſme de l'Accouchement, *pag.* 71 : On trouve quelquefois des femmes qui craignent à l'excès les douleurs, ou qui manquent de courage, leſquelles dans l'intention de diminuer leurs ſouffrances, loin de contracter le diaphragme & les muſcles du ventre (ce qu'on appelle dans la pratique *faire valoir les douleurs*), les retiennent au contraire relâchés & ſans action ; ce qui n'empêche pas la matrice de ſe reſſerrer avec force, & d'expulſer enfin le fœtus.

ſavez, MONSIEUR, combien le raiſonnement le plus concluant en apparence, ceſſe de l'être auprès d'une expérience contraire.

Il paroît bien étonnant que vous vous obſtiniez à ſoutenir encore ce que vous aviez avancé dans votre Mémoire, *pag.* 371 du Journal du mois d'Avril 1775, ſavoir que *la même Cauſe* qui nous donne le jour, ſoit celle *qui peut nous priver de la lumiere un inſtant avant d'en jouir.* Croyez-vous que la Nature, cette mere ſi intelligente, ſe ſoit mépriſe auſſi groſſiérement? Croyez-vous bien ſérieuſement que les contractions d'un corps mou comme la matrice, qui s'applique également ſur toutes les parties de l'enfant, remplies d'air, & imbibées, pour ainſi dire, d'un fluide très-élaſtique, puiſſent être auſſi nuiſibles à l'enfant, que vous l'imaginez? Ignoreriez-vous que la réaction de l'air

intérieur, & celle du fluide qui abreuve toutes les parties, ſont plus que ſuffiſantes pour balancer les efforts de l'utérus? L'Hydroſtatique ne vous a-t-elle pas appris que ſans l'élaſticité du fluide aérien répandu dans tout notre individu, & celle de la liqueur qui l'arroſe & qui le pénetre, nous ſuccomberions tous ſous le poids énorme de la colonne que nous portons ſur nos têtes? Tels ſont en général les motifs qui démontrent d'une maniere invincible combien il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, que les efforts de la matrice pendant le travail puiſſent expoſer l'enfant à quelque danger. Pour établir cette vérité ſi généralement reconnue, & dont nous ſommes tous des preuves vivantes, je ne vous avois oppoſé que la réaction du liquide ambiant, dont vous avez ſenti toute la force, puiſque vous n'avez pu vous y ſouſtraire, &

vous n'y avez répondu qu'en imaginant fort adroitement de faire mention d'une des circonſtances les plus eſſentielles à votre Obſervation, dont vous n'aviez cependant pas dit le mot dans votre premier Mémoire, quoique bien détaillé; ſavoir *que ce liquide n'étoit plus là, & qu'il s'étoit écoulé par la petite ouverture qui reſtoit poſtérieurement à la matrice.* A ce puiſſant motif, j'avois joint une expérience pour le moins auſſi puiſſante, dont vous n'avez pas conçu, & dont vous avez voulu mépriſer la valeur, en diſant plaiſamment après l'avoir rapportée, *que c'étoit-là une de ces choſes étonnantes, & que vous vouliez me faire grace du paſſage latin.* Il eſt ſurprenant que vous n'ayez pas apperçu combien je ſuis peu fait pour en exiger. J'aime à connoître mes erreurs; c'eſt un moyen aſſuré pour s'inſtruire. Le ton que vous avez em-

prunté, en citant mon expérience, vous convenoit d'autant moins, que vous pouviez prévoir qu'il ne vous offriroit qu'une bien foible ressource pour en éluder toute la force. Ne suis-je pas en droit de le comparer à celui d'un homme qui, à l'aspect de son ennemi, croit se défaire de lui, & l'épouvanter par quelques termes dédaigneux & insultans, plus injurieux encore que la querelle qui a fait naître l'animosité? Souvent la supériorité de son adversaire sous laquelle il se voit écrasé, n'est pas longtems à l'en faire repentir. Voici l'expérience qui a donné lieu à cette comparaison; le Lecteur nous jugera : la mauvaise position de l'enfant m'ayant quelquefois obligé d'aller prendre ses pieds chez des femmes où je n'avois été appellé que long-tems après l'écoulement des eaux, j'ai éprouvé, comme disent tous les Praticiens, de la part

de la matrice une compreſſion ſi violente, qu'elle étoit ſuivie d'une perte alternative de tout ſentiment dans mes deux mains, qui a donné lieu à la concluſion que vous déſapprouvez avec ſi peu de fondement. Si cependant des contractions favoriſées par toutes les parties du corps, aſſez fortes pour enlever toute eſpece de ſenſibilité aux mains de l'Accoucheur, n'ont jamais cauſé la moindre altération à la ſanté de l'enfant, il me ſemble qu'il eſt permis d'en conclure que mal-à-propos vous attribuez la mort de celui qui fait le ſujet de votre Obſervation aux efforts d'une matrice iſolée & dénuée de tout point-d'appui ; ſur-tout, je le répete dans une circonſtance pareille à la vôtre, où la matrice hors du corps, flottante entre les cuiſſes de la mere, ne pouvoit que perdre infiniment de ſon action ; & où la tête de l'enfant appliquée uni-

quement sur une partie flexible, couroit un danger beaucoup moindre, que lorsque retenu sur le détroit supérieur & osseux du bassin, par quelqu'une des causes que vous connoissez, elle y est poussée avec une force qui égale presque la somme de toutes les forces particulieres dont chaque partie du corps est susceptible : or tous les Praticiens vous diront que, dans des cas pareils, l'enfant sort néanmoins presque toujours bien portant; quelquefois après trois jours de douleurs continuelles & très-vives: on en a vu même résister aux efforts incompréhensibles des femmes les plus robustes, & ne jouir de la lumiere que par le secours du forceps porté sur cette partie du bassin par une main habile & expérimentée, sans avoir éprouvé le moindre accident de la part de la Nature, ni de celle de l'Art. Après un raisonnement aussi victorieux, vous avoue-

rez ſans doute combien vous étiez peu fondé à attribuer la mort de l'enfant à une cauſe auſſi étrangere. Je l'étois donc beaucoup de la chercher ailleurs; entraîné ſur-tout *par la luxation preſqu'univerſelle des membres du fœtus* que vous aviez eu tort d'attribuer aux efforts de la mere, étant démontré qu'elle ne peut être l'ouvrage d'un jour... En-vain pour établir une vérité ſi contraire aux vœux de la Nature, voudriez-vous l'étayer d'une autorité infiniment reſpectable, & à laquelle je rends tout l'hommage qui lui eſt dû. Toujours occupé à puiſer dans le fonds d'autrui, vous ne pouviez pas choiſir un champ plus fécond que celui de l'immortel Auteur de l'Hiſtoire de la Nature : ſcrutateur ingénieux de ſes opérations les plus cachées, ne diroit-on pas, à la maniere auſſi curieuſe que ſavante dont ce grand homme en a développé tous

les ſecrets admirables, qu'il l'a, pour ainſi dire, conſtamment priſe ſur le fait? Mais malgré le grand jour ſous lequel cet Auteur célebre nous a montré tant de myſteres, oſerai-je vous dire, MONSIEUR, que vous ne les avez apperçus qu'à travers des nuages qui ont porté un peu le trouble & la confuſion dans votre façon de voir? Tous les ſpectateurs n'admirent pas toujours également la beauté d'un heureux & riant payſage. C'eſt quelquefois l'œil qui en eſt la cauſe : je tairai celle qui a pu vous égarer au point de vous faire croire que M. *de Buffon* a mis au jour quelques idées tant ſoit peu favorables aux vôtres, & qui vous a ſur-tout permis de l'écrire. Ce génie privilégié connoiſſoit trop bien les opérations de la Nature, pour lui en attribuer d'auſſi diamétralement oppoſées à ſes vues : mais trop peu ſatisfait ſans doute vous-même,

& avec juste raison, des foibles motifs que vous vouliez alléguer, pour démontrer une assertion si dénuée de fondement, vous avez cherché plutôt, à quelque prix que ce fût, à vous couvrir des aîles d'un grand homme. Que vos efforts ont été peu glorieux! Comment avez-vous pu confondre l'effet *d'une commotion violente* qui fait seule le sujet du passage de M. *de Buffon* que vous citez, & dont vous avez prétendu tirer tout votre argument, avec celui des douleurs de l'enfantement? Comment avez-vous pu vous méprendre assez pour comparer un effet aussi simple que celui de la naissance, avec les effets qui peuvent résulter de l'action étonnante des mouvemens convulsifs? Quelle liaison y a-t-il entre les efforts d'une matrice en travail, & ceux de ce même viscere frappé par une violente commotion? Quel rapport peut-on soup-

çonner entre un effet tout-à-fait ordinaire, & celui qui est entiérement hors des loix de la Nature ? Comment vous qui un peu auparavant n'avez attribué au spasme, porté au point *de roidir toutes les parties*, qu'un effet aussi léger (la lenteur à accoucher), lui en attribuez-vous dans cette circonstance un aussi étonnant & aussi pernicieux ? Soyez d'accord avec vous-même : mais l'erreur le fût-elle jamais ? Conclure qu'une Cause aussi naturelle que celle de l'Accouchement, peut être nuisible à l'enfant, parce qu'une *violente commotion absolument contre-nature peut le tuer ou le blesser* (*a*) ; c'est annoncer que la nuit va nous couvrir encore de son ombre, parce que l'aurore commence à réjouir notre hémis-

(*a*) Ces paroles en lettres italiques sont de M. *de Buffon*.

phère du feu de ses premiers rayons. J'aurois voulu pouvoir taire tout le défectueux d'une pareille Logique; mais pourquoi m'y avez-vous forcé par votre façon d'écrire & de vous justifier ? Et pourquoi me vois-je obligé de prouver encore une fois que ce n'est pas-là que s'est borné le faux de votre raisonnement, mais que vous y avez mis le comble, toujours à l'ombre d'une autorité qui, bien-loin de vous être favorable, fournit au contraire les armes les plus puissantes contre vous ? Je vous prie, MONSIEUR, d'observer mon attention rigoureuse à ne m'écarter nullement de la question, & de ne pas perdre de vue que, sans m'être arrêté à examiner s'il est possible qu'un enfant soit tué ou blessé avant de naître par une forte commotion, je n'ai fait que démontrer combien les objets de votre comparaison étoient disparates;

qu'il n'y avoit pas la moindre connexion entre eux, & que mal-à-propos vous aviez voulu argumenter contre moi par un *à pari* : d'où il résulte que quoique M. *de Buffon* conçoive qu'une cause qui transgresse toutes les loix, peut produire un effet si surprenant, il ne s'ensuit pas que vous soyez en droit d'en attribuer un pareil à celle qui leur est tout-à-fait conforme.

Ne vous flattez pas non plus que le fait que vous m'objectez, tiré du même Auteur, puisse donner à votre assertion la moindre idée de vraisemblance : c'est de ce même fait dont j'ai voulu parler plus haut, en disant que c'étoit malgré moi que j'allois mettre sous un jour plus évident encore tout le vice de votre raisonnement. M. *de Buffon*, après avoir parlé du merveilleux des envies des femmes grosses, dont on prétend que les enfans portent les représenta-

tions réelles, s'occupe ensuite à faire sentir que parmi le nombre infini des combinaisons dont la matiere est susceptible, les arrangemens les plus extraordinaires s'y rencontrent souvent, & doivent quelquefois arriver aussi nécessairement que les choses les plus ordinaires ; afin de démontrer l'absurdité d'une opinion aussi hasardée, & qui n'a d'autre fondement que l'aveugle crédulité qui lui a donné naissance : d'où il conclut avec raison qu'il peut se faire qu'il soit né un enfant dont les membres étoient rompus, quoiqu'il soit arrivé que la femme qui le portoit dans son sein, ait été au spectacle de la roue, sans que son imagination y ait eu la moindre part. Ce motif acquerra, ajoute ingénieusement le même Auteur, une force nouvelle & bien plus puissante, si on fait attention que la lymphe nourriciere que le fœtus re-

çoit de ſa mere, peut être envenimée du virus vénérien, dont l'action ſe porte principalement ſur les parties les plus ſolides du corps humain. On conçoit donc que ſi l'enfant déjà cité a été attaqué de cette maladie, il a pu arriver très-naturellement qu'il ſoit né avec les os rompus. Le rhachitiſme peut auſſi produire le même effet : pour le prouver M. *de Buffon* rapporte le fait que vous m'oppoſez *d'un ſquélette d'enfant rhachitique dont les os longs ont tous des calus dans le milieu de leur longueur*. Mais quel eſt le but, me direz-vous, d'une ſemblable analyſe? C'eſt pour préſenter dans tout ſon jour le raiſonnement de l'Auteur, afin de mettre le Lecteur à portée de juger de toute l'hétérogénéité du vôtre : car enfin, pour vous déterminer à argumenter contre moi pour une parité auſſi diſparate, à travers quelle eſpece de lu-

miere inconnue avez-vous pu appercevoir quelque rapport entre l'action du rhachitis, & celle d'une matrice en travail? Après une pareille logique, on ne peut en vérité que se taire. Dans ces sortes d'occasions, le silence est toujours assez éloquent; & le simple exposé de votre façon toute nouvelle d'argumenter, suggérera beaucoup plus de choses, qu'il ne m'est permis d'en dire (*a*).

Quand *j'ai approuvé le moyen* (*un pessaire*) que vous aviez assigné pour contenir une descente de matrice, je n'y avois du tout compris le cas par-

(*a*) Si on est curieux de voir la maniere toute particuliere dont M. *Jalouzet* s'explique, pour prouver qu'un enfant peut périr en naissant, par les seuls efforts du travail; parce qu'il y a, dans le Cabinet du Jardin du Roi, un squélette d'enfant rhachitique dont les os longs paroissent avoir été rompus pendant que la mere le portoit dans son sein; on peut consulter le Journal du mois d'Avril 1776, *pag.* 372, *&c.*

ticulier qui a donné lieu à votre Obſervation, puiſque je l'avois ſpécialement exclu de la claſſe des maladies où il peut être ordonné avec ſuccès. Je n'en avois fait l'éloge que pour les cas où la diſtenſion des ligamens qui fixent ce viſcere, peu ancienne, pouvoit permettre à la Nature de reprendre ſes premiers droits : & ſi, pour ne pas ôter au paſſage que vous citez, puiſé dans ma Lettre, tout l'avantage dont il étoit ſuſceptible, vous m'euſſiez rendu la juſtice d'ajouter que je diſois un peu plus bas, que dans le cas, qui fait le ſujet de votre Mémoire, l'habitude qu'avoit la femme, dont l'époque remontoit à vingt ans, de porter la matrice hors du corps, avoit abſolument envahi tous les droits de la Nature; ſi, dis-je, vous euſſiez été moins infidele dans vos citations, vous n'euſſiez pas écrit, avec ſi peu de fondement, *que je blâmois les*

choses avant d'être assuré de leurs effets, & vous ne vous fussiez pas exposé à vous faire blâmer vous-même.

Le Lecteur jugera maintenant sans peine si je vous ai censuré à tort sur la conduite que vous avez tenue dans l'opération, & sur quelques conclusions qu'il vous a plu d'en déduire. Le ton peu honnête que vous avez cru appercevoir dans ma Lettre, & que vous me reprochez, se montre dans votre réponse sans le moindre voile. Ne croyez pas cependant que ce soit un motif qui puisse engager ma plume à employer d'autres couleurs que celles dont on se sert dans une dispute purement littéraire. Je vous réitere au contraire ce que j'ai écrit à la fin de ma Lettre à M. *Roux*, savoir que je n'en veux qu'à votre doctrine: je rétracte même avec plaisir toutes les expressions qui ont pu vous *affliger* déjà, ainsi que celles qui pourront se

gliſſer malgré moi dans la ſuite de ma réplique.

Il ne me reſte plus qu'à examiner ſi vous avez mieux réuſſi en travaillant à défendre la partie ſyſtématique, que vous ne l'avez fait dans celle que je viens de combattre. Je pourrois, avant de l'entreprendre, me décider pour la négative : un coup-d'œil jetté ſur la ſuite de votre réponſe, & la façon avec laquelle vous vous êtes déjà occupé de votre juſtification, me fourniroient de sûrs garans. Comment en effet auriez-vous pu vous flatter d'un ſuccès heureux, en écrivant ſur un objet où on n'a d'autre reſſource que ſoi-même, où le feu de l'imagination préſide preſque toujours, & où les plus ſavans, emportés par elle, s'égarent ſouvent malgré l'étendue de leurs lumieres; comment, dis-je, auriez-vous pu éviter l'écueil où tant de grands hommes

viennent échouer, après avoir fait tant de faux pas auprès de celui qui présente infiniment moins de dangers, & où vous pouviez marcher à la lueur du flambeau de tant d'habiles Praticiens? Comment ne pas se laisser entraîner par *Scylla*, quand on n'a pas eu l'adresse d'échapper à *Caribde?*

Vous allez, dites-vous, *vous servir de l'Égide de Minerve*; Bouvard, Louis *vous prêteront des armes*, & *peut-être revêtu de cette armure repousserez-vous quelqu'un de mes traits*. J'avoue avec vous que ces ennemis sont redoutables; mais vous n'ignorez pas sans doute combien les armes les plus terribles perdent de leur valeur, quand elles passent en des mains étrangeres: souvent même elles ne servent qu'à la ruine de ceux qui ont la témérité de les emprunter. Pour vaincre son ennemi, il ne suffit pas de se revêtir de

l'armure d'un grand homme : comme l'art de la manier & de s'en servir à-propos fait toute sa vertu ; si je démontre que vous avez manqué à une de ces conditions, n'aurai-je pas repoussé tous les traits dont vous vouliez m'accabler ? Je connois, je le répéte, toute la supériorité des ennemis que vous m'annoncez ; mais la célébrité seule de l'adversaire n'en impose pas aisément au vrai courage. Que ne peut-il pas d'ailleurs dans une cause qui présente tant de moyens de défense, quand même ces armes auroient dans vos mains tout le mérite que vous leur supposez ?

Que dira le jeune Médecin de Châtillon qui me reproche *de n'avoir jamais lu* BUFFON, quand je lui démontrerai que lui-même n'a jamais entendu ce qu'il a pu en lire ? Il verra avec quelle attention j'ai médité un Ouvrage où il n'y a rien à négliger, & où tout

eſt intéreſſant ? Ne lui en ai-je pas donné déjà des preuves trop convaincantes ? Que dira le jeune Médecin de Châtillon qui me reproche encore *de ne pas connoître les Écrits de* BOUVARD *& de* LOUIS, quand je le battrai par leurs propres Ouvrages; que je lui prouverai démonſtrativement que bien-loin d'être ſes partiſans, ils ſont ſes plus cruels ennemis, & qu'il a beaucoup perdu en les choiſiſſant pour appui ? Mais vous, qui prenez ces Ouvrages, ou plutôt qui en choiſiſſez ſi mal quelques lambeaux pour bouclier; vous, qui avez tout lu, pourquoi ne dites-vous pas le mot de ceux qui ſont ſortis de la plume des partiſans de l'opinion contraire; de celui ſur-tout que j'ai cité dans ma Lettre à M. *Roux* ? Je ne vous reprocherai pas de ne les avoir jamais lus ; je me bornerai ſeulement à obſerver que ceux qui ſe rappelleront des diffé-

rens Mémoires que fit naître la dispute qui divisa ces hommes célebres, devineront aisément la raison de votre silence (*a*).

Vous faites, avant d'entrer en matiere, des vœux bien sages; mais qui ont été mal exaucés : bientôt après vous y joignez un aveu sur lequel votre réponse n'a pas laissé le moindre doute (*b*).... Pour expliquer le méchanisme de l'Accouchement, *vous avez voulu hasarder quelques idées, afin d'en faire naître*

(*a*) Parmi les Ouvrages que fit naître la fameuse dispute sur les naissances tardives, on distingue sur-tout le savant Mémoire de M. *Petit* sur la Cause & le Méchanisme de l'Accouchement; & sa Lettre à M. *Bouvard*. L'un & l'autre renferment les motifs les plus puissans contre le décollement du placenta, qui ont sans doute donné lieu au silence de M. *Jalouzet*.

(*b*) M. *Jalouzet*, avant d'entrer en matiere, commence par ces paroles : *Puissent mes idées ne pas défigurer celles de ces grands Hommes!* Et bientôt après, *il avoue qu'il n'a prétendu donner qu'un* apperçu *bien incomplet sur la chose.*

de meilleures. Votre deſſein étoit louable; mais il a été mal exécuté. Un principe vicieux pourroit-il ſuggérer quelques connoiſſances utiles? Vous commencez enfin en parlant de la vie du placenta, par dire *que vous ne ſavez pas quelle ſignification j'ai donné au mot* PRÉCAIRE. La ſuite de ma Lettre n'eſt cependant pas équivoque: elle en explique le ſens d'une maniere claire & ſatisfaiſante; & vous êtes peut-être le ſeul qui ne l'ayez pas apperçu. Il eſt vrai que l'œil le plus mauvais eſt celui qui ne veut pas voir: on peut ſoupçonner ce vice dans les vôtres. Le nuage confus dans lequel vous vous enveloppez, le démontre aſſez. Je vais travailler à le diſſiper, & vous forcer à convenir combien le jour ſous lequel je vous ai préſenté mes idées, étoit ſimple & naturel.

Quand j'ai écrit que vous aviez eu tort d'aſſujettir le placenta aux mêmes

loix que la plupart des corps vivans, je n'ai pas prétendu l'exclure entiérement de l'empire de celles que ſuit l'économie animale; & en ne lui donnant qu'une exiſtence *précaire*, j'ai voulu vous dire que pour connoître ſa vraie deſtination, il ne falloit pas le conſidérer comme un être iſolé, ayant lui ſeul, ainſi que tous les individus de chaque eſpece, un but ſpécial abſolument indépendant à remplir, d'après les mêmes loix qui font croître & périr tous les corps vivans; mais que pour ne pas s'expoſer, comme vous l'avez fait, à lui aſſigner un terme ſi contraire aux vues de la Nature, il falloit au contraire conſidérer cette maſſe ſpongieuſe & inſenſible comme un moyen de communication entre la mere & l'enfant, placé dans la matrice, afin de recevoir le fluide deſtiné à ſervir de nourriture à ce dernier, modérer ſon trop grand mouvement, & le proportionner à la

délicatesse des organes du fœtus. Ne lui prescrire par conséquent d'autres loix que celles qui eussent pu rendre cette communication libre & aisée, & l'entretenir dans cet état, ç'eût été écrire en vrai Naturaliste.

Quand j'ai écrit que le Médecin de Châtillon avoit eu tort de classer le placenta parmi les corps qui ne tiennent leur vie que d'eux-mêmes, & de l'assujettir aux mêmes loix, (c'est-à-dire, qui ont une existence propre & indépendante qui constitue chaque individu, soumise aux loix qui détruisent insensiblement les corps qu'elles ont fait naître); quand j'ai écrit, dis-je, que M. *Jalouzet* avoit méconnu les loix de la Nature, *en faisant périr le placenta pendant qu'il étoit adhérent aux parois de l'utérus*, je n'avois pas voulu, je le répéte, le soustraire à l'obéissance de celles qui font que tous les corps se nourrissent, se développent & croissent.

Ma façon de penser étoit sensible, & ne laissoit pas le moindre doute à cet égard. Après avoir parlé de la seule destruction des êtres animés, sur quel fondement, disois-je, l'Auteur a-t-il jugé à-propos de soumettre pendant la grossesse le placenta à son empire (*a*)? Et d'ailleurs mon attention à rapporter uniquement les différentes fonctions du placenta, pour vous démontrer que c'étoit bien peu connoître la marche de la Nature, que de vouloir le faire périr dans un tems où la vie & le jeu de toutes ses parties étoient le plus nécessaires; mon attention, dis-je, à ne pas parler du méchanisme de son accroissement, à n'insister que sur ses usages, & à vous faire appercevoir combien vous les aviez méconnus, ne devoit pas vous permettre de soupçonner qu'il étoit question dans ma Lettre du développement

(*a*) Lisez le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1775, *pag.* 332.

de l'arriere-faix. Pourquoi avez-vous donc surchargé votre réponse d'un tas de choses aussi déplacées ? Et pourquoi avez-vous fait des efforts aussi inutiles pour démontrer ce qui n'étoit pas en question ? Vous paroissez d'ailleurs en convenir malgré vous un peu plus bas ; & l'aveu que vous arrache l'impossibilité de découvrir dans ma façon de penser & de m'exprimer, la moindre idée relative à ce sujet, en est une preuve non équivoque. *Au surplus*, ajoutez-vous, *je vous avouerai que vos idées sont trop subtiles : si elles avoient un peu plus de solidité, elles se trouveroient mieux; mais elles se perdent dans l'examen.* Ainsi se perdent les idées qui n'existent que dans l'imagination : telles étoient les vôtres dans le moment où vous vous occupiez à forcer le sens véritable & bien intelligible des miennes, pour leur en donner un purement emprunté, & qui n'existoit pas.

Quel que ſoit le méchaniſme de la formation du placenta & de ſon accroiſſement, de quelque façon qu'il ſe nourriſſe, ſoit à l'inſtar des plantes paraſites, ſoit par intus-ſuſception, ou de toute autre maniere, je viens de démontrer que ce point de controverſe eſt parfaitement étranger à la queſtion. Vous avez dû vous appercevoir combien j'aimois peu à m'en écarter. Je ne m'y arrêterai donc pas plus long-tems. Il n'y a que vous, MONSIEUR, qui, pour étaler des connoiſſances très-peu relatives à la choſe, puiſſiez vous permettre une pareille liberté; j'oſe même dire que vous portez ces connoiſſances un peu loin, quand vous prononcez, ſans héſiter, que *le placenta ſe forme, ſe développe & ſe nourrit par un méchaniſme pareil à celui du corps humain.* Mon intention n'eſt pas d'examiner ſi votre déciſion eſt fondée; je

trouve ſeulement un peu extraordinaire que l'explication phyſique d'un effet, faiſant partie de l'Hiſtoire Naturelle, ait paru auſſi aiſée au jeune Médecin de Châtillon, tandis que M. *de Buffon*, que vous avez toujours cité avec raiſon comme votre Oracle, avoue, *tome IV*, pag. 110, *que le développement ou l'accroiſſement du placenta eſt difficile à concevoir.* Souffrez, je vous prie, que je vous rappelle à ce ſujet un de vos paſſages qui plaira à coup sûr par la ſingularité du contraſte auquel il donne lieu. Dans votre réponſe inſérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1776, *pag.* 372 on lit ces paroles : *M.* de Buffon *conçoit qu'une violente commotion peut tuer ou bleſſer le fœtus ; pour vous*, MONSIEUR, *vous ne le concevez pas.* C'étoit-là ſans doute un reproche que vous aviez voulu me faire dont je n'ai eu garde de me juſtifier. Y avoit-il

il rien de plus naturel? Et quelqu'un aura-t-il pu trouver ſurprenant que le rare génie de cet homme célebre ſe ſoit élevé à des connoiſſances où il ne m'eſt pas permis de prétendre? Mais qu'on renverſe le ſens de la propoſition, qu'on vous ſubſtitue à ma place, & qu'on diſe : M. *Jalouſet* le jeune conçoit aiſément quel eſt le méchaniſme du développement du placenta, tandis que M. *de Buffon* avoue expreſſément *qu'il eſt difficile à concevoir.* Voilà ce qui paroîtra merveilleux, & qui jettera les Lecteurs dans le plus grand étonnement.

Vous dites enſuite qu'*on peut ſoupçonner que je n'ai jamais jetté un coup-d'œil général ſur les opérations de la Nature* : votre ſoupçon, MONSIEUR, eſt on ne peut pas plus fondé ; & il eſt vrai qu'elles m'ont paru ſouvent ſi intéreſſantes & ſi curieuſes, que ſans

me borner à un examen général toujours très-imparfait, j'en ai approfondi, d'une maniere toute particuliere, plusieurs de ses effets. Ne me seroit-il pas permis à mon tour de soupçonner que vous n'y avez jamais jetté vous-même un coup-d'œil particulier, & que vous vous êtes toujours borné à une spéculation générale ? Avec une pareille façon de penser, je crois que nous aurons tous deux raison.

Comme l'accroissement de l'arriere-faix n'entre pas dans notre querelle littéraire, je ne vous suivrai pas dans le chemin que vous faites pour en rechercher la cause : pour moi, qui me fais une loi de ne parler que de ce qui a rapport à la chose, je me bornerai à ne traiter que les objets qui pourront tendre à l'éclaircir. Je ne prendrai même d'autre guide que le flambeau de l'expérience, toutes les fois qu'il pourra

ſeul me ſuffire pour mettre vos erreurs à découvert. Qu'importe en effet que le placenta emprunte ſa ſubſtance de l'abſorption, ou qu'il tire directement ſes ſucs nourriciers de la femme, pour expliquer quel a été le but de la Nature, quand elle a placé cette maſſe ſpongieuſe dans la matrice ? Qu'importe que cette même maſſe ſoit nourrie par la mere, ou qu'elle le ſoit par l'enfant, pour découvrir quel eſt le calibre des vaiſſeaux dans les différens tems de la groſſeſſe, quelle eſt la vîteſſe des liqueurs qui les parcourent, &c. ? Qu'importe enfin que cet amas des vaiſſeaux innombrables ſuive exactement dans ſa formation les mêmes loix qui font croître toutes nos parties, ou qu'il s'en écarte, pour apprécier quelle eſt la force de ſon adhérence avec les parois de l'utérus, pour évaluer les inductions qu'on peut en tirer, &c. ? Voilà quels ſont

à-peu-près les objets qu'il est essentiel d'examiner, & dont je parlerai à proportion qu'ils se présenteront.

Vous avez avancé que les corps animaux & végétaux (pourquoi n'y avoir pas ajouté ceux de toute espèce), *après avoir été soumis à des loix qui les font croître, sont forcés, quelque tems après, à décroître & à périr : vous avez assujetti le placenta à ces loix ; vous trouveriez extraordinaire qu'il y eût dans la Nature quelque corps organisé qui pût en être excepté.* Eh! MONSIEUR, une chose ne peut-elle pas avoir paru extraordinaire à vos yeux, & être revêtue cependant de tous les attributs qui font que le vrai Savant la juge digne d'occuper une place distinguée dans l'histoire du monde physique ? J'espere bientôt vous en donner un exemple, en vous démontrant combien vous vous êtes écarté du chemin

de la vérité, quand vous avez imaginé de faire décroître & périr le placenta pendant les quatre derniers mois de la grossesse, ainsi que vous l'avez expressément écrit, dans l'intention d'en faire la base fondamentale de votre opinion. Je vous prie donc, une fois pour toutes, d'observer que je n'ai entendu soustraire le placenta qu'aux loix que vous seul avez imaginées, pour le faire décroître pendant l'espace d'environ cent trente-cinq jours.

Je vais, en attendant que le peu d'ordre que vous avez mis dans votre réponse me permette de vous suivre, apprécier le moyen dont vous vous êtes servi pour conserver le même degré de vîtesse dans les liqueurs, *malgré l'affaissement des vaisseaux du placenta* que vous admettez taxativement, & qui est essentiel à votre systême. *Ne sait-on pas*, dites-vous, *que la vîtesse des li-*

queurs circulantes, & *le diametre des vaisseaux restans*, *peut suppléer à leur nombre ?* Il falloit donc assigner & rechercher la cause que vous n'eussiez jamais trouvée capable d'augmenter la vîtesse des liqueurs, & le calibre des vaisseaux; ou au moins, pour être un peu plus conséquent, il ne falloit pas en assigner une (l'augmentation du diametre des vaisseaux) capable de la diminuer: car vous savez sans doute que la vîtesse des liqueurs diminue en passant d'un conduit étroit dans un plus large. Ce n'est pas là encore la seule faute que je suis en droit de vous reprocher contre les loix de l'hydraulique; la supposition que vous faites immédiatement après, en découvre une seconde qui est presque comme le quarré du plus grand des nombres supposés. *Dix vaisseaux qui charrieront une once de liqueur dans un tems donné avec une vîtesse*

égale à un, rendront la communication moins libre qu'un ſeul vaiſſeau qui charrieroit la même liqueur avec une viteſſe égale à douze, le diametre étant égal; voilà votre ſuppoſition. N'eſt-il pas vrai qu'en ajoutant deux unités au ſecond membre, vous avez voulu donner à penſer que la liberté de communication ne ſeroit augmentée que de deux? tandis qu'elle doit être meſurée par l'eſpace parcouru, & que celui-ci répond toujours au quarré de la vîteſſe, en ſuppoſant toutefois qu'elle produiſe tout l'effet dont elle eſt capable; c'eſt-à-dire, que le corps mis en mouvement, y reſte juſqu'à ſon dernier degré de force: ou ſi vous en reſtraignez l'action au premier inſtant, vous ſerez toujours forcé à convenir que la liberté de communication dans les dix vaiſſeaux eſt à celle d'un ſeul :: 10. 23.......
D'où peut en outre provenir la cauſe

de la plus grande étendue du diametre des vaiſſeaux d'un corps, dans un tems où vous le faites décroître & périr ? Pourquoi admettez-vous l'oblitération d'un certain nombre, tandis que vous vous occupez à faire grandir les autres? Que de contradictions ! Envain, pour éluder le coup qui vous menaçoit, nous dites-vous aujourd'hui (ſur la fin de la page ſuivante) que vous n'entendiez parler *que de l'oblitération des vaiſſeaux nourriciers.* Les termes où le contraire eſt conſigné, ſont clairs & précis. *Le tems vient enfin où ils ſont développés* (les vaiſſeaux) *autant qu'ils peuvent l'être : dès ce moment ils doivent décroître & s'oblitérer; & la communication devenant inſuffiſante pour porter à l'enfant les ſucs dont il a beſoin, c'eſt alors que ſe fait l'Accouchement.* Ne parlez-vous pas ſpécialement des vaiſſeaux qui ſervent de moyen

pour communiquer de la mere au fœtus? Or ceux qui sont propres au placenta, & qui le nourrissent, eurent-ils jamais cette destination? Un peu de bonne-foi sied à merveille dans les affaires de controverse: elle vous eût évité le désagrément d'être convaincu authentiquement par vos propres paroles, &c. *Ex ore tuo te judico.* N'est-il pas toujours glorieux de rendre à la vérité l'hommage qui lui est dû? Au moins, ne faut-il pas la méconnoître. Je ne vous quitte pas encore, & je veux vous suivre jusques dans votre dernier retranchement. Là, malgré l'authenticité de votre aveu contraire, j'admettrai pour un instant, par un *transeat*, qu'en parlant de l'oblitération des vaisseaux, vous en avez voulu borner l'action dans ceux qui nourrissent le placenta: mais prenez garde que si vous n'avez d'autres armes pour vous défendre, & que si c'est-là toute votre

ressource, elle ne serve encore à manifester l'insuffisance de vos motifs. J'ose me flatter pouvoir les réduire à *zéro*, quand je m'occuperai à faire la même opération sur le méchanisme de l'Accouchement *tel que vous l'avez conçu*, dans lequel vous traitez la même partie avec un peu moins de brièveté, & *que vous ne voulez tenter d'exposer qu'après vous être étayé d'autorités respectables.* Permettez, je vous prie, qu'avant de vous suivre je revienne moi-même sur une réponse que vous avez faite à une de mes objections qui avoit échappée à ma plume, & que je viens d'appercevoir : elle est d'une espece trop singuliere pour la passer sous silence.

Après vous avoir forcé à convenir que la quantité de liquide qui va de la mere à l'enfant doit être d'autant plus grande, que le terme de l'Accouchement approche de sa fin, j'en ai tiré un fort

argument contre l'oblitération des vaisseaux du placenta qui fait la base de votre opinion, que tout autre, plus ami de la vérité, eût jugé sans réponse, auquel vous avez voulu cependant en opposer une tirée d'une comparaison tout-à-fait bizarre. La quantité de liquide transmise à l'enfant, vous disois-je, par le moyen du placenta, croît en raison de la proximité du dernier terme de la grossesse; or l'oblitération des vaisseaux est en raison inverse de la quantité des liqueurs qu'ils charrient. La conséquence qui suit naturellement de ces prémices, & qui anéantit absolument l'oblitération des vaisseaux que vous avez taxativement admise, n'est-elle pas marquée au sceau de l'évidence ? Comment vous êtes-vous mépris au point d'imaginer que vous pourriez en éluder la force, en écrivant *qu'un enfant de douze ans a moins de vaisseaux oblitérés qu'un*

homme de ſoixante-dix ; & que cependant celui-ci a certainement plus de liqueurs ? Eſt-ce bien ſérieuſement que vous avez propoſé cette comparaiſon pour réponſe ? Eh quoi ! parce que de deux hommes dont les poids ſont entr'eux comme un eſt à quatre, celui-ci a beaucoup plus de liqueurs, quoique l'oblitération de ſes vaiſſeaux ſoit plus grande, s'enſuit-il qu'un ſeul & même corps (le placenta) tranſmettra d'autant plus de liquide au fœtus, que cette maſſe ſpongieuſe aura plus de vaiſſeaux affaiſſés ? Le ridicule de la comparaiſon égale la fauſſeté du raiſonnement qui en a donné l'idée : l'un & l'autre ſont portés à leur comble. C'eſt de même que ſi on diſoit que parce qu'une prairie qui reçoit quatre fois plus d'eau qu'une autre peut donner une récolte plus abondante, quoiqu'une plus grande partie des canaux qui l'arroſent vien-

nent à s'affaisser ; il s'ensuit qu'une seule & même prairie en donnera une d'autant plus grande, que l'affaissement de ses canaux sera plus considérable. Quelle Logique !

Me voici enfin parvenu aux autorités respectables dont vous m'avez menacé dès l'origine. Ce n'est plus vous seul que j'aurai désormais à combattre. Vous vous êtes annoncé *muni de l'Égide de Minerve, & revêtu d'une triple armure*, qui doit vous accompagner dans l'arene, dans laquelle vous allez descendre avec un appareil capable d'en imposer, si on n'étoit déjà un peu prévenu sur votre savoir-faire : mais prenez garde de n'y avoir plutôt l'air d'un triomphant que d'un combattant ; prenez garde de n'y avoir le même sort que le Monarque fastueux auquel on fit jadis un semblable reproche ; &, comme lui, de n'être forcé à abandonner le champ

de bataille, dépouillé des vains ornemens, qui, quoique très-précieux par eux-mêmes, avoient perdu tout leur prix en passant dans vos mains. Le genre de combat sera bien différent : la fuite ne pourra vous offrir un asyle assuré..... M. *de Buffon* est le premier que vous faites paroître sur les rangs. *Je ne sais donc pas*, faites-vous dire à ce grand homme pour tout argument, après qu'il a parlé de la dilatation de l'orifice de l'utérus comme cause des douleurs de l'enfantement qu'il n'admet pas, *si on ne pourroit pas l'attribuer à une autre ; cette cause seroit la séparation du placenta.* Est-ce par un seul passage incorrectement rendu (*a*), aussi court, isolé,

(*a*) Pour ne pas rendre le passage de M. *de Buffon* d'une maniere inintelligible, vous eussiez dû spécifier, comme je l'ai fait, la cause (la dilatation de l'orifice de l'utérus) dont l'Auteur avoit déjà parlé : car enfin le mot *autre* en supposoit une qui avoit déjà précédé.

& aussi mal emmené, que vous vous êtes flatté de pouvoir démontrer que son Auteur est favorable à votre opinion? Si vous vous étiez donné la peine d'approfondir la sienne; si vous eussiez bien pesé les raisons auxquelles vous renvoyez les Lecteurs, & que vous en eussiez senti toute la force, vous n'auriez sûrement pas pris pour vous deux lignes détachées, d'après lesquelles il est impossible & très-imprudent d'apprécier le sentiment d'un Auteur: mais si au contraire le hasard vous eût conduit sur la page 130 du même volume (car il y a à présumer que vous ne vous êtes pas douté de ce qu'elle contient), elle & les suivantes vous eussent mis à portée de prononcer sur le systême de M. *de Buffon*, & de voir la distance énorme qu'il y a entre sa façon de penser & la vôtre. *Toto cœlo distant.* Cet Auteur inestimable croit que la femme enceinte,

quoique privée de l'écoulement périodique, ne laisse pas, au terme accoutumé, d'éprouver une espece de révolution semblable à celle qui se fait avant la grossesse; mais que les canaux excrétoires de la matrice déjà gonflée, plus serrés & plus pressés, ne peuvent ordinairement ni s'ouvrir, ni donner issue au sang: s'il en paroît un peu, comme il arrive chez quelques femmes, l'ouvrage de la génération n'est cependant pas détruit; & les fausses-couches n'ont lieu que dès que ce sang agit avec tant de violence, ou vient en si grande quantité, qu'il force le passage malgré la résistance qui lui est opposée, & entraîne avec lui le produit de la conception. Ces accidens doivent être d'autant plus fréquens, d'après ce systême, que les femmes sont moins éloignées des premiers mois de la grossesse, & plus près des derniers. Dans les premiers

tems, le fœtus n'a pas toujours la force de résister à l'effet des révolutions périodiques ; & dans les derniers, devenu plus vigoureux, il commence à s'agiter ; & dès que le tems de la huitieme période arrive, le fœtus, qui l'éprouve aussi, fait des efforts, qui, réunis avec ceux de la mere, facilitent son exclusion : de façon que ceux qui ont acquis pour-lors le degré de force nécessaire pour aider efficacement la matrice, ou qui ne l'ont qu'à la neuvieme, peuvent venir au monde à sept ou huit mois, comme cela arrive assez fréquemment : ceux au contraire auxquels il faut le tems de neuf mois pour avoir cette même force, naîtront à la dixieme période ; ce qui est le terme le plus commun.

Voilà, en peu de mots, quelle est la façon de penser de M. *de Buffon* sur la Cause déterminante de notre origine, & voilà l'idée que vous auriez dû en

prendre avant de vous hasarder d'en parler. Y est-il question du décollement du placenta? Bientôt après, (page 138 & 139) vous eussiez vu qu'il finit par dire *que les douleurs de l'Accouchement sont donc occasionnées par l'action du sang; mais que cette révolution occasionnée par le sang menstruel, n'est pas la Cause unique de l'Accouchement; que l'action propre du fœtus ne laisse pas d'y contribuer.* C'est par conséquent *la révolution du sang périodique*, & non le décollement du placenta, que M. *de Buffon* a admise pour Cause de l'Accouchement: ce que vous avez pris pour elle (la séparation de l'arriere-faix), ce que vous avez écrit, & ce que vous n'avez pas craint de m'opposer comme cause de l'enfantement, n'en étoit donc que l'effet. Ces deux choses sont inséparables, mais bien distinctes. Mon assertion, savoir que vous avez pris

l'effet pour la cauſe, n'eſt pas équivoque; puiſque, d'après les propres paroles de l'Auteur, *l'Accouchement conſiſte dans la ſéparation des mamelons du placenta hors des lacunes ; or, c'eſt l'action du ſang qui produit l'Accouchement.* Tirez la conſéquence : n'eſt-elle pas victorieuſe? Pour prévenir en outre la mauvaiſe querelle que vous pourriez me faire, en diſant que M. *de Buffon* admet au moins la ſéparation du placenta comme effet des douleurs ; j'ai l'honneur de vous répondre que cela fût-il, vous n'en ſeriez pas moins complettement battu, puiſque vous l'avez admiſe comme cauſe. Pour ne rien laiſſer à deſirer, & pour anéantir votre ſyſtême juſques dans ſes fondemens, j'ajouterai qu'il n'eſt pas difficile de démontrer que M. *de Buffon* n'a pas même admis la ſéparation entiere du placenta comme effet..... Quoique, d'après ſon opinion,

l'Accouchement consiste dans la séparation des mamelons du placenta hors des lacunes, ce n'est cependant, selon lui, & selon l'expérience la mieux confirmée, qu'*immédiatement avant l'Accouchement, qu'il sort une liqueur laiteuse & visqueuse, pareille à celle que rendent les mamelons du placenta lorsqu'on les tire hors des lacunes*, & ordinairement accompagnée de filamens sanguins. Or, il est incontestable que l'adhérence du placenta aux parois de l'utérus, ne peut être enlevée sans être suivie d'une hémorragie proportionnée au degré de désunion. Il est donc également incontestable que M. *de Buffon* n'a voulu parler que d'une séparation imparfaite; & qu'il n'a admis, ni pu admettre le décollement entier du placenta, ni comme cause, ni comme effet des douleurs de l'enfantement. Concluez donc avec moi que vous n'êtes pas

excusable d'avoir osé assimiler un systême aussi ingénieux à la nouveauté de vos idées. Je viens de démontrer que leur *ensemble* n'avoit aucun rapport avec lui : que seroit-ce, si je les avois prises en détail ?

Votre maniere toujours incertaine d'apprécier le sentiment d'un autre par quelques lignes détachées, vous expose à des méprises bien fâcheuses. Je sens d'avance tout le désagrément que vous allez avoir encore, d'être forcé d'avouer que M. *Bouvard*, bien loin d'être favorable à votre opinion, lui est au contraire entiérement opposé. Quand j'ai entrepris de la combattre dans ma Lettre à M. *Roux ;* si j'avois cru que mes raisons eussent eu besoin d'appui, & si j'avois voulu les étayer de quelque autorité, celle de M. *Bouvard* m'eût été la plus favorable, & eût été une des principales. Aurois-je pu en effet en choisir

de plus respectable ? Comment avez-vous donc fait pour l'appercevoir sous un jour aussi contraire ? Et comment avez-vous eu sur-tout la témérité d'écrire que ce grand Praticien admet la désunion entiere du placenta avant l'Accouchement ? Eh quoi ! parce que M. *Bouvard* dit dans sa Consultation, *pag.* 116, que *la séparation du placenta d'avec la matrice s'opere par le même méchanisme que la séparation du fruit avec la branche ; c'est-à-dire, lorsque celui-ci a reçu tout le développement dont il étoit susceptible ;* s'ensuit-il que ce célebre Médecin pense qu'avant la sortie de l'enfant, cette masse spongieuse abandonne entiérement les parois de l'utérus, ainsi que vous le prétendez avec si peu de fondement ? Cette façon d'argumenter est bien peu concluante. Il semble même que pour ne pas vous écarter des loix trompeuses d'une logique aussi in-

conséquente, vous vous faites un jeu de tronquer les citations, afin de ne rapporter que ce qui peut tourner à votre avantage. Tout au plus vous faites-vous par ce moyen illusion à vous-même : mais le Lecteur qui doit vous juger, en prévoit déjà, & en augure d'avance la foiblesse de la cause que vous entreprenez de défendre. Cette conduite, qui n'en impose pas même au demi-savant, peut faire quelque partisan parmi les hommes de la troisieme classe; mais outre ce suffrage, souvent défavorable, & toujours suspect, que ne perd-on pas dans l'esprit de ceux qui composent, & sur-tout qui illustrent la premiere ? Est-ce être de bonne-foi, que de faire dire à M. *Bouvard*, après qu'il a parlé de la façon avec laquelle le fruit se sépare de la branche, *que la séparation du placenta d'avec la matrice s'opere par le même méchanisme*, sans faire mention

de ce qui ſuit immédiatement après, qui fait partie de la même phraſe, qui en développe tout le ſens, & ſans quoi il eſt impoſſible d'expliquer & d'entendre le raiſonnement de l'Auteur ? *Excepté*, eſt-il dit, *qu'elle* (la ſéparation du placenta) *ſe diſpoſe ſeulement quelque tems avant l'Accouchement ; mais ne s'acheve pas tout-à-coup*. On lit encore un peu plus bas : *Dans l'Accouchement naturel, le ſang de la mere emploie la force de ſon impulſion à ébranler l'adhéſion du placenta à la matrice : celle-ci ne lui étant plus ſi intimement appliquée, agit de plus en plus ſur ſon fardeau, juſqu'à ce qu'elle en ſoit débarraſſée.* Or, dire que la ſéparation du placenta avant l'Accouchement ne fait que *ſe diſpoſer ;* dire que ſon adhéſion n'eſt qu'*ébranlée*, & n'eſt plus ſi intime ; eſt-ce prétendre, comme vous le penſez vous-même, &

comme vous l'avez écrit en ces termes; ſavoir, *que l'adhérence du placenta diminue tous les jours, depuis le quatrieme mois & demi de la groſſeſſe jusqu'au moment où il ſe détache tout-à-fait, & devient un corps étranger qui détermine l'Accouchement*? M. *Bouvard* ne pourra vous ſavoir que mauvais gré de lui avoir imputé une pareille doctrine; & je me félicite moi-même de pouvoir le juſtifier aux yeux de ceux qui, ne connoiſſant ſon Ouvrage que par les citations infidelles que vous en avez faites, auroient pu ſe laiſſer ſéduire par elles. Une fois au moins, vous rendrez-vous à la force de l'évidence? Quoique celle que je viens de vous oppoſer ſoit du premier degré, vous m'avez juſqu'ici montré tant de difficulté à vous rendre, que je veux encore vous preſſer au point de vous forcer de vous dédire malgré vous.

Je vais pour y réussir me servir d'un interprete que vous ne suspectez sans doute pas ; mais que vous ne pourrez qu'approuver.

Connoîtriez-vous par hasard les Lettres de M. *Bouvard* en réponse à celles de M. *Petit*, imprimées à Amsterdam, qu'on trouvoit à Paris chez *Hérissant* ? C'est-là où je veux puiser pour vous faire dire par M. *Bouvard* lui-même, (*pag.* 12), *qu'au terme de l'Accouchement les liqueurs, génées dans leur distribution, emploient la force de leur impulsion à ébranler l'union du placenta ; que cette union étant une fois altérée, la matrice agit avec plus de liberté sur le placenta, tandis que celui-ci irrite la matrice par sa résistance, & la force à se contracter, jusqu'à ce que l'Accouchement s'ensuive.* Faisons maintenant, MONSIEUR, le parallele de cette théorie avec la vôtre. Vous ad-

mettez pour Cause déterminante de l'Accouchement *la séparation entiere du placenta*; tandis que l'Auteur des Lettres à M. *Petit*, a cru la trouver *dans la résistance qu'il oppose à ce viscere pour s'en séparer*. Y eut-il jamais deux opinions plus disparates ? Comment aviez-vous donc pu y trouver quelque ressemblance ? Et qui pourroit caractériser la méprise qui y avoit donné lieu? Si j'avois voulu d'ailleurs user de tout mon avantage, me défendre d'une maniere moins indirecte, & vous battre avec les armes qui n'ont servi, comme je vous l'ai prédit, qu'à votre propre ruine ; n'aurois-je pas été le maître d'argumenter contre vous, d'après la même autorité, & de dire : *la séparation du fruit d'avec la branche se fait lorsque celui-ci a reçu tout le développement dont il étoit susceptible* : or, selon vous, & d'après vos propres paroles, *le pla-*

centa a acquis à quatre mois & demi tout l'accroiſſement qu'il peut avoir. C'eſt donc à cette époque qu'il devroit ſe ſéparer des parois de l'utérus ; mais cette ſéparation entraîne toujours l'Accouchement avec elle : c'eſt donc à quatre mois & demi que l'enfant devroit ſortir du ſein de ſa mere. Si une mauvaiſe théorie pouvoit hâter la perfection de l'effet le plus eſſentiel de la Nature, cette conſéquence ne déplairoit pas aux femmes.

Comme ce n'eſt qu'à la lueur du flambeau de la démonſtration que j'aime à aller à la recherche de la vérité, & qu'elle ne m'a pas paru démontrée dans le ſyſtême de M. *Louis* ſur la Cauſe de l'Accouchement naturel ſi ingénieuſement imaginée, de façon à ne laiſſer aucun équivoque ; j'ai eu l'honneur de lui écrire & de conférer avec lui quelques jours après, pour ſavoir le vrai ſens du paſſage que vous avez puiſé dans ſon

Mémoire, & dont vous avez fait votre argument. Vous devez déjà pressentir sa réponse : ce Professeur célebre est trop éclairé pour avoir enfanté des idées semblables, & si généralement démenties. Je vais vous dire succinctement sa façon de penser, telle qu'il m'a fait l'honneur de me la rendre lui-même. Après avoir exposé à M. *Louis* que ce n'étoit pas en rapportant quelques passages tronqués qu'on pouvoit apprécier le sentiment d'un Auteur; qu'il falloit, avant de prononcer, en étudier l'*ensemble*, & en comparer toutes les parties ; qu'il falloit en approfondir les principes fondamentaux, & en peser les conséquences; qu'il falloit enfin se mettre à la place de l'Auteur lui-même, & s'approprier, pour ainsi dire, toutes ses idées; il a pris la parole en disant « que si » mon Adversaire avoit suivi une pa- » reille route, il n'eût pas prononcé

» auſſi légérement que la ſéparation en-
» tiere du placenta, avant l'Accouche-
» ment, faiſoit partie de ſon opinion;
» que cette propoſition étoit d'autant
» plus fauſſe, que la ſortie de l'enfant
» n'étoit ordinairement jamais précédée
» d'hémorragie, & que communément
» le placenta étoit encore aſſez adhérent
» pour réſiſter aux doux tiraillemens em-
» ployés par l'Accoucheur pour délivrer
» la femme. M. *Louis* a ajouté que la
» diſproportion du placenta avec le fœ-
» tus, quand ce dernier a atteint le de-
» gré de maturité parfaite, que l'adhé-
» ſion du premier à la matrice ſimple-
» ment ébranlée, ou ſa ſéparation d'avec
» ce viſcere ſimplement commencée, la
» ſeule qu'il admettoit, & la ſeule qu'on
» pût admettre, étoit ſuffiſante pour ex-
» citer l'action de la force méchanique
» d'où dépend, ſelon lui, l'Accouche-
» ment; qu'au ſurplus ce n'étoit jamais

» d'après une comparaiſon qu'on devoit » prononcer le moindre jugement ; que » le vrai ſens de la ſienne, & celui du » paſſage que vous rapportez ». *Le fœtus ayant acquis le plus grand degré d'accroiſſement qui conſtitue ſa maturité, les bouches des vaiſſeaux du placenta ſe décollent, de même que la ſangſue bien pleine quitte ſa priſe ;* « Que » le vrai ſens, dis-je, de l'un & l'autre, » aſſez ſenſible par ce qui précede & ce » qui ſuit, étoit que le centre du pla- » centa & les parties qui l'environnent » commencent ſeulement à ſe ſéparer » avant l'Accouchement ».

Avouez, MONSIEUR, que j'ai eu recours à des interpretes bien dangereux, & qu'il ne vous ſera pas poſſible de récuſer. Ce ſont les Auteurs eux-mêmes, ou leurs propres Ouvrages, qui m'ont fourni des armes pour vous démontrer que vous ne les aviez pas en-

tendus. Voilà donc ma prophétie accomplie, & vous voilà dépouillé *de cette armure* terrible qui n'a servi qu'à votre propre ruine, avec laquelle cependant vous vous étiez flatté de *détourner quelqu'un de mes traits.*

Toute ma Lettre prouve d'une maniere non équivoque combien j'aime peu à m'arrêter sur ce qui est étranger à la chose. Je passerai donc tout ce que vous avez écrit sur la génération. Qu'importe qu'elle se fasse conformément aux expériences de *Graaf*, ou à celles de tout autre, pour découvrir si la séparation entiere du placenta est la Cause déterminante de l'Accouchement ? Je pense, comme vous, que le placenta a des vaisseaux qui lui sont particuliers, nécessaires à sa formation & à son développement; mais souffrez que je vous fasse observer en passant que *ces vaisseaux ne sont pas tous*, ainsi que vous

le dites, *blancs & exſanguins.* Le placenta n'eſt-il pas une maſſe informe compoſée de parties dont chacune à ſon tour doit être conſidérée comme un tout particulier compoſé des vaiſſeaux de toute eſpece qui lui ſont propres ? Une piquure ſuperficielle faite ſur les différentes membranes qui compoſent les canaux veineux & artériels, d'où découle auſſi-tôt un fluide ſanguin propre à ces mêmes canaux, n'eſt-elle pas une preuve évidente de ce que j'avance ? Et d'ailleurs, pourquoi enlevez-vous à la vérité, ſur la fin de la page, l'hommage que vous lui aviez rendu au commencement, en diſant que *c'eſt preſqu'une regle générale que la Nature ait donné deux eſpeces d'arteres & de veines aux viſceres.* Or vous ſavez sûrement que l'exiſtence des veines & des arteres blanches & exſanguines n'eſt pas encore démontrée.

C'eſt en parlant de ces vaiſſeaux blancs & exſanguins que vous répétez hardiment que *c'eſt ſpécialement de leur oblitération que vous avez voulu parler.* Or, ne vous ai-je pas démontré plus haut qu'il y avoit un peu de mauvaiſe-foi d'avoir eu recours à ce faux-fuyant? Je me rappelle néanmoins, MONSIEUR, que je vous ai promis en même tems que fût-il vrai (ce qui n'eſt pas) que vous euſſiez borné cette oblitération dans les ſeuls vaiſſeaux nourriciers, il me ſeroit aiſé d'anéantir encore ce nouveau moyen, trop foible pour donner quelque conſiſtance à une cauſe auſſi imaginaire. Je vais m'acquitter de ma promeſſe en vous ſuivant pas-à-pas. Si, comme vous l'avez écrit, *les propres vaiſſeaux du placenta acquierent dans quatre mois & demi toute l'extenſion dont ils ſont ſuſceptibles pour s'affaiſſer enſuite, & décroître d'autant plus*

que le développement du fœtus devient plus considérable, que deviendra l'élasticité des canaux artériels, si nécessaire à la circulation? Que deviendra le jeu de toutes les parties du placenta, si essentiel à la vie du fœtus? Comment expliquerez-vous le progrès étonnant de l'accroissement de ce dernier, dans le tems où vous faites décroître & périr le premier? Est-il possible d'atteindre un but quelconque, & qui change à tout instant de place, si, à proportion qu'il s'éloigne, les forces qui peuvent seules y conduire s'affoiblissent d'autant plus, qu'il s'écarte davantage? La comparaison est rigoureusement exacte, puisque le but dont il s'agit entre nous est l'accroissement continuel de l'enfant, & le seul moyen de l'atteindre est le placenta que vous faites décroître & périr d'autant plus, que l'accroissement de l'enfant devient de plus en plus sensible. Com-

ment accorderez-vous la plus grande liberté de communication qui doit régner, après le quatrieme mois & demi, entre la mere & l'enfant, avec l'*oblitération des vaisseaux propres du placenta, dépendante de la distension forcée de ses parties & des loix du méchanisme qu'il a suivies ;* oblitération qui provenant, selon vous, de la *décrépitude du placenta*, doit nécessairement produire dans ses parties le même effet qu'éprouvent les vieillards parvenus à l'âge qui les approche de la nuit du tombeau, chez lesquels l'affaissement des particules élémentaires enleve aux fibres la souplesse requise pour entretenir le mouvement d'où dépend notre existence, tandis que l'oblitération de ces mêmes fibres enleve à son tour, d'après les loix immuables du contact, aux parties qu'elles composent, la souplesse élastique dont elles empruntent la

force qui les anime, pour animer & faire mouvoir à leur tour cette prodigieuse diversité des liqueurs qui viennent les nourrir & les vivifier, jusqu'à ce que par un destin inévitable, l'action & le jeu de toutes nos parties affaissées sous le poids des années, & le cours des liquides qui les abreuvent ralenti, nous emmenent enfin vers le sommeil image de la mort, qui s'approche insensiblement, pour éteindre tout-à-fait le malheureux reste du flambeau de nos jours? A ce foible portrait des tristes effets de l'*oblitération*, reconnoissez, MONSIEUR, le rôle encore plus triste que vous faites jouer au placenta en admettant l'affaissement de ses vaisseaux. La même cause (l'oblitération) d'où découle la source infaillible de la cessation de notre être, pourroit-elle être le principe de notre vie? Principe d'autant plus actif, que la cause de notre destruction

(l'affaiſſement des parties) ſeroit plus conſidérable. Voilà cependant le paradoxe que vous ſoutenez : il eſt tout entier dans les paſſages déjà cités, pris dans les pages 455 & 554..... *L'accroiſſement forcé plutôt que réel du placenta n'annonce*, dites-vous, *d'ailleurs qu'un état variqueux des veines qui le compoſent. S'il étoit poſſible d'en ôter tout le ſang qu'il contient, il eſt probable que ſon volume ſeroit réduit à celui qu'il pouvoit avoir dans le cinquieme mois.* De quel poids, je vous prie, peut être une probabilité qui n'a d'autre ſuffrage que le vôtre, que vous ne daignez appuyer d'aucun motif, & qu'il eſt ſi aiſé d'anéantir ſans effort ? Pour vous en convaincre, je ne vous oppoſerai d'abord qu'un ſeul argument pris dans la nature de la choſe, qui détruira d'une maniere bien victorieuſe toute la fauſſeté de vos conjectures ; c'eſt

que la Nature a destiné le placenta pour animer & faire croître l'enfant, & qu'il est le moyen dont elle se sert pour lui transmettre les sucs dont il a besoin : or l'accroissement d'une chose suppose de toute nécessité celui du moyen qui concourt essentiellement à sa formation ; c'est, (& que peut-on dire de plus fort?) que le placenta fait, pour ainsi dire, partie de l'enfant lui-même. Il doit donc croître à proportion du rapport qu'il y a entre l'un & l'autre. Vous savez sûrement d'ailleurs que ce n'est pas à la seule action du cœur qu'on doit attribuer la cause de la circulation du sang, mais que l'élasticité des canaux qu'il parcourt, y concourt essentiellement : or vous savez aussi que la vertu élastique qui dépend beaucoup du degré de tension du corps où elle réside, cesse & s'anéantit entiérement, dès que ce même degré de tension est porté au-delà de la rigidité des parties. Par conséquent l'é-

tat *variqueux* des vaiſſeaux du placenta que vous admettez taxativement, ne pourroit que nuire beaucoup à la libre communication eſſentielle entre la mere & l'enfant. Croiriez-vous en outre que l'autorité d'un homme célebre qui a long-tems pratiqué & enſeigné avec le plus grand ſuccès cette partie de l'Art ſoit en état de contrebalancer la vôtre? Écoutez, je vous prie, la façon dont M. *Petit* s'explique dans ſa Lettre à M. *Bouvard*; en obſervant ſur-tout que ce dernier, qui n'a rien négligé pour battre ſon Adverſaire, n'a pas dit le mot au ſujet des paſſages ſuivans: *Au terme de neuf mois, la maſſe du placenta eſt plus groſſe, la ſurface par laquelle il touche la matrice plus étendue, & le nombre des vaiſſeaux de tranſport par leſquels eſt établie la communication, eſt plus grand.* Quiconque ſaura ſeulement apprécier la valeur des termes, ne jugera-t-il pas que M. *Petit* admet

expreſſément, avec tous les bons Accoucheurs, une augmentation réelle dans le placenta ſur la fin de la groſſeſſe? Concluez donc, MONSIEUR, que l'aſyle nouveau (l'oblitération des propres vaiſſeaux du placenta) où j'ai bien voulu vous permettre de vous réfugier, pour vous laiſſer toute eſpece de moyen de vous défendre, n'a ſervi qu'à manifeſter encore toute l'inſuffiſance de votre opinion. Pour vous prouver néanmoins combien je ſuis peu difficile dans la diſpute, je vous accorderai que non-ſeulement vous avez voulu parler de l'affaiſſement des vaiſſeaux de l'arriere-faix, mais qu'il eſt vrai qu'il commence à avoir lieu au demi-terme de la groſſeſſe; je vous l'accorderai, dis-je, malgré l'abſence que vous avez commiſe, de faire décroître le placenta un moment après qu'il a ceſſé de croître: ſans vous être rappellé, quand vous avez écrit dans votre premier Mémoire *qu'il eſt quatre*

mois & demi à croître & autant à décroître, de le faire exister dans l'état de perfection pendant un certain tems déterminé : car enfin, MONSIEUR, les êtres les plus délicats, les plantes mêmes qui nous privent le plutôt de leurs agréables parfums, nous laissent toujours avant de se faner, le plaisir de les admirer plus ou moins de tems dans leur état de splendeur ; & vous, par un motif je ne sais quel, qui ne vous a pas été funeste dans cette seule occasion, avez soustrait le placenta à l'empire d'une loi dont nul être n'est exempt : vous l'avez fait avec d'autant moins de fondement qu'il est incontestable & même essentiel que l'époque où celui-ci commence à cesser de vivre, & où il finit entiérement, soit la sortie du fœtus du sein de sa mere. Sa mort est semblable à celle d'une branche qui séparée du tronc, se desseche & se pourrit, pour servir à la formation de quelqu'autre

ſubſtance (*a*). Ne croyez pas, MONSIEUR, qu'à l'ombre de cette petite épiſode, j'aie voulu vous ôter l'avantage que je viens de vous promettre : comme je n'ai d'autre intention que de combattre pour la vérité, je n'ai beſoin ni d'uſer des coups d'adreſſe, ni d'emprunter, ainſi que vous l'avez fait, des boucliers étrangers ; toute ſa défenſe eſt ſa nudité : elle peut, ſans rien riſquer, faire à ſon ennemi tous les avantages dont la querelle eſt ſuſceptible. Vous êtes donc le maître de vous ſervir de celui que je vous ai accordé : que s'enſuivra-t-il, je vous prie, qui ne retombe contre vous-même ? Tout au plus en

(*a*) On voit par-là combien le placenta s'écarte des loix de l'économie animale en ceſſant de vivre. Sa mort ne ſe fait point par gradation ; elle arrive dès qu'il a ceſſé de croître : ce qui fait qu'il n'exiſte dans aucun tems dans le même état. Ce qui cependant devroit être, ſelon vous, quoique vous ne l'ayez pas apperçu, & que vous ayez même écrit le contraire, puiſque vous l'avez ſoumis aux mêmes loix qui font croître & périr tous les êtres.

conclurez-vous, si vous voulez être conséquent, ce que vous avez écrit dans votre premier Mémoire, pour fondement de votre opinion, *qu'au quatrieme mois & demi de la grossesse, cette oblitération*, que je vous passe, *facilite le décollement du placenta ; que ses bouches se fermant tous les jours, il diminue d'adhérence avec l'utérus, jusqu'à ce qu'il se détache tout-à-fait, & devient un corps étranger qui détermine l'Accouchement.* Or j'ai eu l'honneur de vous démontrer invinciblement que la raison & l'expérience se prêtoient des forces mutuelles pour anéantir une assertion si opposée d'ailleurs aux vœux de la Nature ; je vous ai démontré que les secours que vous avez empruntés pour repousser quelqu'un de mes traits, dans lesquels vous aviez établi toute votre confiance, étoient ses ennemis les moins équivoques : je vous répete, avec l'Auteur que j'ai déjà cité, que si vos

idées avoient le moindre fondement, *la sortie de l'enfant seroit toujours précédée d'une évacuation de sang*, ce qui n'arrive pas ordinairement; & je vous répete, avec tous les Praticiens, que vos idées sont d'autant moins fondées, que souvent l'adhésion du placenta résiste à tous les moyens employés pour délivrer la femme; quelquefois même il ne sort qu'après plusieurs jours sous une forme purulente. Le même Auteur ajoute & soutient (*pag.* 45), *que le contact immédiat du placenta, & son adhérence mutuelle avec la matrice qui en est l'effet, subsistent dans toute leur intégrité* au terme de l'Accouchement. Vous avez donc contre vous l'autorité bien respectable d'un homme célebre : vous avez celle de tous les Praticiens; vous avez plus encore celle de la vérité : vous avez par conséquent été plus malheureux encore, en vous occupant à défen-

dre la partie ſyſtématique, qu'en écrivant en faveur de la premiere.

Cette Lettre vous aura paru, ſans doute, un peu longue; mais commencez à vous tranquilliſer, j'arrive à ſa fin, & je n'y joindrai plus que quelques réflexions que vous me forcez d'y ajouter.

Conviendrez-vous maintenant combien j'avois eu raiſon de vous repréſenter que vous n'aviez sûrement pas prévu les funeſtes ſuites de l'idée que vous avez communiquée ſur la Cauſe de l'Accouchement? Si j'étois fondé, ainſi que je viens de le démontrer, ſans réplique, avouez que vous l'étiez bien peu à emprunter le ton ironique avec lequel vous vous êtes écrié, après vous avoir fait faire cette juſte obſervation, *quelle ſagacité!* Croyez-moi, M. JALOUSET, réſervez pour une autre occaſion l'ironie ſi déplacée dans celle-ci: la plaiſanterie ſied mal au ſein d'un

danger évident, ſur-tout vis-à-vis de celui qui cherche à nous en retirer. BOUVARD, LOUIS *connoiſſoient*, ainſi que vous le dites, *tous les maux que pouvoit produire le ſyſtême du décollement du placenta au terme de neuf mois.* Cela eſt vrai; auſſi ne l'ont-ils pas admis. Pour vous, MONSIEUR, vous avez eu d'autant plus de tort de travailler encore à le défendre, que je vous avois mis ſous les yeux les motifs les plus puiſſans pour vous faire renoncer à ce ſentiment.

J'arrive à un article qui fourmille de contradictions. Si mes dernieres réflexions vous paroiſſent encore un peu trop étendues, prenez-vous-en à vous-même. Pourquoi m'y forcez-vous? Au lieu d'une réplique très-ſuccincte que j'avois intention de faire, je m'apperçois que c'eſt un Ouvrage aſſez volumineux qui eſt ſorti de ma plume. Il ne

le ſera pas trop ſi mes idées peuvent concourir au progrès de l'Art. Il en eſt qu'on a déjà jugées telles, & qui ont même paru nouvelles, ſur-tout dès qu'il a fallu mettre en jeu les reſſources de la Phyſique, que j'ai long-tems cultivée par goût & par état.

Qui ne ſait, vous diſois-je, dans mon objection que vous avez rapportée, que l'adhérence du placenta ne peut diminuer ſans être ſuivie d'une évacuation ſanguine? *Que fait cet accident*, répondez-vous, *au ſyſtême que je viens d'expoſer?* Il ne faut que des yeux bien ordinaires pour appercevoir qu'il le détruit entiérement : car enfin ſi mon objection eſt fondée ſur l'expérience journaliere la moins équivoque; & ſi la même expérience nous démontre tous les jours que l'Accouchement n'eſt preſque jamais précédé d'hémorragie; ne s'enſuit-il pas que le ſyſtême de la ſéparation

paration entiere du placenta avant la fortie de l'enfant eft à plus forte raifon évidemment contredit par elle? Exifta-t-il jamais une démonftration plus palpable? Et faut-il attendre d'être écrafé prefque fous les ruines d'un édifice, avant de vouloir convenir de la foibleffe de fes fondemens? *Ce fyftême*, ajoutez-vous, *empêchera-t-il celui qui en fera partifan d'attendre une demi-heure, de la Nature, l'expulfion du placenta*? Eh! oui, MONSIEUR, ce fyftême l'empêchera non-feulement d'attendre une demi-heure, mais l'hémorragie, qui en eft une fuite néceffaire, le forcera de ne pas même attendre la fortie de l'enfant, & de faire l'Accouchement de force, afin de prévenir par une prompte & entiere délivrance, qui eft le feul moyen recommandé dans ces cas, la mort qui menace les jours de la mere, & ceux de l'enfant. Cette queftion, & plufieurs autres à-peu-près de la même

trempe, auxquelles il me paroît inutile de répondre, fondé ſur un paſſage du Poëte Latin, *ab unâ diſce omnes*, prouvent que vous n'avez pas bien conçu votre propre Ouvrage.

L'adhéſion du placenta à la matrice dont j'ai parlé, qui réſiſte aux doux tiraillemens de l'Accoucheur, *annonce*, ſelon vous, *ou un vice d'organiſation dans le placenta, ou ſon implantation dans l'endroit où il ne doit pas être, ou prouve que le terme de l'Accouchement n'eſt pas arrivé.* Souffrez, MONSIEUR, que je vous repréſente qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces trois aſſertions.... *La mauvaiſe organiſation dans le placenta* ne pourroit que produire un effet tout contraire à celui que vous prétendez lui attribuer; en voici la preuve: quel que ſoit le vice que vous vouliez ſuppoſer dans la ſtructure de l'arriere-faix, ne troublera-t-il pas le rapport immédiat qu'il y a entre

lui & le fœtus? N'altérera-t-il pas la libre communication qui doit régner entre la mere & ce dernier ? Et de ce dérangement, ne s'ensuivra-t-il pas nécessairement ou un défaut dans la nourriture du fœtus, ou un embarras dans la circulation, ou tout autre effet suffisant pour faire naître une des causes qui provoquent les fausses-couches? J'en appelle à vous-même qui dites, à la fin de la page 460, *que la mauvaise organisation du placenta peut avancer l'Accouchement;* or, les fausses-couches & tout ce qui peut les provoquer, entraînent toujours, ou présupposent déjà la séparation de l'arriere-faix ; cause ordinaire des avortemens : je vous épargne la conséquence.... *Son implantation dans l'endroit où il ne doit pas être*, bien-loin d'augmenter son adhésion aux parois de l'utérus, ne fait souvent au contraire que l'altérer à un tel point, qu'il s'ensuit long-tems avant l'Accouchement

une perte considérable, qui fait craindre pour la vie de la mere & celle de l'enfant, & qui a toujours effrayé les plus habiles Praticiens. Le seul moyen qui leur reste pour sauver l'un & l'autre, est d'augmenter encore la séparation du placenta déjà commencée, & d'aller prendre les pieds de l'enfant pour hâter sa sortie & celle de l'arriere-faix. Vous vous doutez sans doute de l'endroit de la matrice où j'entends que le placenta doit être attaché, pour exiger indispensablement une telle manœuvre : c'est toutes les fois qu'il est adhérent à son orifice. Comment donc caractérisera-t-on l'espece d'erreur que vous avez commise, en assignant l'implantation du placenta ailleurs qu'elle ne doit être, pour cause de sa plus grande adhérence, tandis qu'elle entraîne nécessairement un effet tout contraire? Tout autre endroit d'ailleurs que le fond de l'utérus, qui est celui où l'arriere-faix s'attache commu-

nément (& non où il doit être attaché, comme il vous a plu de le dire), n'eſt pas en état de cauſer une adhéſion plus conſidérable. La ſéparation de cette maſſe ſpongieuſe vient du retour de la matrice ſur elle-même; or, on conçoit aiſément que ce retour ſe faiſant en tout ſens, & dans la même proportion, cette maſſe doit être ſéparée & entraînée avec la même facilité, quel que ſoit l'endroit où elle ſe trouve attachée..... *Le terme de l'Accouchement prématuré* produira d'autant moins l'effet (la plus forte adhéſion du placenta) que vous avez jugé à-propos de lui attribuer, qu'il reconnoît ordinairement pour cauſe une hémorragie dépendante de la ſéparation de l'arriere-faix; c'eſt-à-dire que, pour expliquer cette plus forte adhérence, vous avez aſſigné préciſément une cauſe tout-à-fait contraire : elle étoit cependant bien ſimple; preſque toujours vous la trouverez dans la difficulté qu'éprouve

la matrice à revenir sur elle-même : voilà pourquoi l'on sent dans ces occasions, à travers les tégumens de l'abdomen, une espece de boule, dont le volume paroît pendant quelque tems à-peu-près le même ; volume qui atteste invinciblement combien je suis fondé à n'attribuer cette plus forte adhésion du placenta qui résiste aux doux tiraillemens de l'Accoucheur, & qui vous a si fort écarté du chemin de la vérité, qu'au retour difficile de l'utérus sur lui-même.

A la remarque que je faisois dans ma Lettre à M. *Roux*, que vous rapportez, & qui est conçue en ces termes : « Vous ne serez pas surpris que l'Au- » teur n'ait pas mieux réussi en nous » assignant la cause de la fréquence des » fausses-couches au commencement de » la grossesse » ; vous répondez : *Autant qu'il m'est possible, je m'appuie d'autorités ; je vous citerai M.* de Buffon, *pour la derniere fois ; il dit*, tome IV :

Les avortemens ſont plus rares au milieu de la groſſeſſe, & plus fréquens au commencement & à la fin. L'autorité que vous m'oppoſez ne va pas *ad rem*, & l'on peut vous dire : *vagaris extrà caſtra.* Cet Auteur parle de la fréquence des avortemens ; & dans ma remarque, il n'eſt queſtion que de leur cauſe : la différence qu'il y a par conſéquent entre l'effet & la cauſe, doit être la meſure de votre mépriſe.

Ce n'eſt pas *ſuivant moi* ſeulement, mais ſuivant tous les bons Accoucheurs, qu'après le quatrieme mois de la groſſeſſe, l'enfant devenu plus volumineux, le mouvement circulatoire plus libre, la ſurabondance des ſucs évanouie, &c., ne laiſſent plus lieu de craindre ſi fort la fréquence des avortemens ſur la fin de la groſſeſſe. Mon langage n'eſt-il pas conforme en cela au ſentiment des plus habiles Maîtres de l'Art ? Ecoutez celui de M. *Petit* dans ſa Lettre à M. *Bou-*

vard, pag. 33, *Les fausses-couches sont fréquentes au commencement de la grossesse, & très-rares vers la fin.* Les motifs, dont ce Professeur célebre s'est servi pour appuyer son passage, à-peu-près semblables à ceux que j'ai déjà détaillés, démontrent parfaitement la fausseté du vôtre; savoir, *que la cause de la fréquence des fausses-couches a d'autant plus de force, qu'on approche du terme de neuf mois :* c'est-à-dire, M. JALOUSET, que, selon vous, la Nature, cette mere si intelligente, se feroit méprise au point que son plus bel ouvrage risqueroit d'autant plus d'être détruit, qu'il seroit plus voisin de la perfection. Quelle idée auriez-vous, je vous prie, d'un Architecte qui, dans la construction d'une voûte hardie & difficile, prendroit des moyens d'autant moindres pour ne pas s'exposer à la voir crouler, qu'il seroit plus près du moment de poser la pierre destinée à en

faire la clef? Vous blâmeriez au moins ſa mal-adreſſe impardonnable : telle ſeroit cependant dans votre opinion l'inconſéquence de la Nature.

D'après la ſimplicité du méchaniſme que j'avois établi, fondé ſur la plus grande liberté qui regne entre la mere & l'enfant ſur la fin de la groſſeſſe, & qui éloigne pour-lors la crainte des avortemens, vous avez jugé à-propos, en faiſant de vains efforts pour y répondre, d'emprunter un ton de plaiſanterie ſi déplacé, qu'on ne le paſſe pas même à celui qui ſait, dans une diſpute littéraire, enchaîner tous les ſuffrages. Il ne m'appartient pas de prononcer ſi vous êtes loin d'aſpirer à de pareils droits : le Lecteur y ſuppléera. Si peu ſévere qu'il ſoit, pourra-t-il pardonner à l'Auteur de la réponſe à mes premieres Réflexions, l'eſpece d'erreur qu'il a commiſe, quand, pour ſe délaſſer ſans doute des pénibles efforts de ſon génie (car on

ſe fatigue beaucoup quand on s'éloigne de la vraie route), il a voulu s'égayer, en concluant que *d'après le méchaniſme de ma théorie, la femme ſeroit plus éloignée à neuf mois du terme de l'Accouchement, qu'elle ne le fut à quatre, & que nous naîtrions ſans doute, après la mort de nos meres, tous grands & prêts à porter les armes?* Outre les puiſſans motifs que j'ai plusieurs fois détaillés, qui anéantiſſent toute eſpèce d'induction à cet égard, M. *Julouſet* avoit déjà prouvé d'une maniere trop éloquente, qu'au-lieu de pouvoir naître dans un état qui approche de la perfection ordinaire, il arrive ſouvent qu'on ne naît pas même avec les moyens d'y parvenir; pour ne pas expoſer mon raiſonnement aux concluſions plaiſantes qu'il lui a plu d'en déduire. N'imaginez pas, MONSIEUR, que votre façon d'écrire puiſſe influer ſur la mienne. Je finirai comme j'ai commencé, en me

ſervant du ſeul flambeau de la raiſon. Je ſais très-bien, comme vous le remarquez fort à propos, *que la Nature fait, pour ainſi dire, tout avec réflexion*, & que le moindre de ſes effets n'arrive qu'après avoir été diſpoſé par elle. La préparation qu'exige celui de l'Accouchement, conſiſte dans l'augmentation graduée & non interrompue du fœtus, dans le libre exercice de ſes fonctions, dans la communication aiſée qui doit régner entre lui & ſa mere; &, en un mot, dans tout ce qui peut contribuer à donner à l'enfant ce degré de perfection, & à l'utérus ce degré de force néceſſaire pour donner à l'action des fibres qui compoſent le fonds de ce viſcere, cette ſupériorité ſur celles du col, qui fait naître les contractions répétées d'où dépend l'Accouchement : ce qui prouve que ſon méchaniſme eſt en raiſon directe de ſa proximité.

Vous ne douterez plus que le motif qui m'a fait écrire ne ſoit bon. J'ai

pour garant le danger bien démontré de votre opinion. S'il ne se fût agi que d'une dispute purement littéraire, j'aurois évité le travail d'une réplique; mais les suites de celle-ci sont trop sérieuses, pour m'avoir permis de garder le silence. J'ai l'honneur de vous prévenir néanmoins que c'est pour la derniere fois que j'ai pris la plume; le Lecteur en sentira la raison. *Le ton assuré* que vous me reprochez, & *ma liaison intime avec* HIPPOCRATE, dont je me félicite tous les jours, *n'annoncent pas que j'aie prétendu écrire en grand maître*, mais en homme de l'Art, qui parloit le langage de la vérité. Ce langage n'a-t-il pas toujours été l'ami des Lettres? Et *troubla*-t il jamais, comme vous le dites, *la douceur attachée à l'étude des Sciences?* N'est-ce pas, au contraire, la vérité qui en est l'ame? Et n'est-ce pas à son langage qu'elles sont redevables de tous leurs progrès?

FIN.